

# N'AVOUE JAMAIS TON NOM

*Ghost*



# **N'avoue Jamais Ton Nom**

*Par Ghost*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Testament de Sang	4
Chapitre 2 : L'Époux sans Visage	8
Chapitre 3 : Le Pacte du Silence	13
Chapitre 4 : La Cage de Verre	19
Chapitre 5 : Les Masques de la Scala	24
Chapitre 6 : L'Effraction du Désir	30
Chapitre 7 : Le Venin du Cousin	36
Chapitre 8 : Cicatrices et Sacrilèges	42
Chapitre 9 : La Crypte des Trahisons	47
Chapitre 10 : N'avoue Jamais Ton Nom	53
Chapitre 11 : L'Omertà Brisée	59
Chapitre 12 : Le Trône de Cendres	65
Chapitre 13 : L'Empire du Silence	70

# Chapitre 1

## Le Testament de Sang

Le silence à Milan possède une texture de velours mouillé, une humidité qui s'insinue dans les pores du cuir et les certitudes des héritiers. Dans le penthouse de la Via Montenapoleone, l'air est saturé d'un mélange de gardénia rance et de caféine froide. Sofia Valenti ne pleure pas ; les larmes sont des fuites de capital, et elle a appris très tôt que dans cette famille, l'étanchéité est la seule vertu cardinale. Son père, le grand Giacomo Valenti, n'est plus qu'une série de taches rubis sur un tapis de soie persane dans le souvenir collectif de la ville, une exécution si nette qu'elle tenait plus de la chirurgie esthétique que du crime organisé.

Le notaire, Maître Ariscardi, ressemble à un héron arthritique. Ses doigts manipulent le testament comme s'il s'agissait d'un engin explosif. Autour de la table de verre fumé, les oncles et les cousins transpirent une convoitise qui empeste plus que la mort.

[ENTRÉE DES DONNÉES – PROTOCOLE DE SUCCESSION 09-B]

« Je, Giacomo Valenti, sain d'esprit au moment de signer ces lignes – bien que je sache que l'esprit est une cage dorée pour les fauves – lègue l'intégralité de mes actifs, filiales de blanchiment et holdings de façade à ma fille unique, Sofia. »

Un murmure parcourt la pièce, un bruissement de soie et de dents qui grincent. Mais Ariscardi ne s'arrête pas. Il ajuste ses lunettes, et sa voix descend d'une octave, devenant un rôle bureaucratique.

« À une condition unique. Une clause de verrouillage absolue. »

Sofia redresse l'échine. Son tailleur Armani est une armure de laine froide. Elle sent le regard des vautours peser sur ses épaules.

« Sofia Valenti n'entrera en possession de son trône qu'après avoir contracté un mariage sacré devant Dieu et devant les hommes avec l'Exécuteur. »

Le choc est une fréquence radio inaudible qui fait vibrer les vitres blindées du penthouse. L'Exécuteur. L'homme sans visage. Celui qui murmurait à l'oreille de son père avant que le sang ne remplace les mots. Les rumeurs de la pègre milanaise disent qu'il est l'architecte de la chute de Giacomo. Qu'il a pressé la détente pour hériter de la place, non par ambition, mais par nécessité structurelle.

— C'est une plaisanterie, articule l'oncle Pietro, dont le visage vire au carmin. Une farce posthume. On n'épouse pas un fantôme. On n'épouse pas le meurtrier présumé du patriarche !

Sofia ne répond pas. Elle observe la brume qui lèche les gratte-ciels de verre au-delà des baies vitrées. Elle pense au carnet caché dans le double fond de son coffre-fort, ce condensé de preuves capables d'incendier tout le nord de l'Italie. Elle est le dernier rempart, et son père vient de lui jeter une grenade dégoupillée en guise de dot.

SOUDAIN : La porte s'ouvre. Pas de fracas. Juste une pression d'air qui change.

[SCÉNARIO : APPARITION DE L'ANTAGONISTE]

Il n'est pas un homme, il est une soustraction. Sa présence retire de la lumière à la pièce. Grand, une carrure qui semble avoir été taillée dans le granit et le cuir, il porte un masque partiel en fibre de carbone qui lui dévore la moitié supérieure du visage, laissant apparaître une mâchoire carrée, rasée de près, et une bouche aux lèvres cruellement fines. Dante Vesperi. L'Ombre.

Il s'arrête à la lisière du tapis. Il ne regarde personne, sauf elle.

— La mariée semble hésiter, dit-il. Sa voix est un frottement de métal sur de la glace.

— La mariée analyse le rapport coût-bénéfice, réplique Sofia sans ciller. Tu as tué mon père, Dante ?

Le reste de la famille retient son souffle. Le silence devient une arme blanche.

— Ton père est mort d'une surcharge de plomb et d'une carence de loyauté, répond l'Ombre en avançant d'un pas. Je suis ici pour exécuter sa dernière volonté. Que ce soit une signature sur un contrat de mariage ou sur ton acte de décès, le choix t'appartient, Sofia. Mais l'empire ne restera pas sans tête.

Il pose un document sur la table de verre. L'encre semble encore fraîche, ou peut-être est-ce seulement l'effet de l'éclairage clinique.

Sofia se lève. Elle est plus petite que lui, mais sa présence est une lame de rasoir. Elle s'approche de cet homme qui dégage une odeur de pluie, de poudre et de cologne hors de prix. Un parfum de fin du monde. Elle pourrait lui cracher au visage. Elle pourrait appeler les gardes. Mais elle sait que les gardes appartiennent désormais à celui qui détient les clés de la peur.

— On dit que tu ne montres jamais ton visage, murmure-t-elle, si près que son souffle pourrait ternir le carbone de son masque.

— On dit beaucoup de choses sur les monstres, Sofia. On dit aussi que les princesses de Milan préfèrent régner en enfer que servir au paradis. Ton père le savait. C'est pour ça qu'il nous a liés.

Elle regarde le document. Le contrat de mariage. Une clause de copropriété sur son âme.

[ZOOM SUR LA MAIN DE SOFIA]

Elle saisit le stylo Montblanc. Ses doigts sont froids, mais ils ne tremblent pas. Elle signe d'une calligraphie précise, agressive. Le "V" de Valenti est une cicatrice sur le papier.

— Voilà, dit-elle en relevant les yeux vers le vide derrière le masque. Tu as ton héritage. Tu as ta femme. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On s'embrasse sur les décombres ?

Dante Vesperi s'approche encore. Sa main, gantée de cuir noir, remonte le long de la mâchoire de Sofia. C'est un contact sacrilège, une profanation de la pureté qu'elle affiche comme un bouclier. Il ne l'embrasse pas. Il se contente de s'emparer de son menton pour la forcer à le regarder droit dans les yeux – ces yeux qu'elle ne peut pas voir, mais qu'elle devine, brûlants derrière les fentes sombres.

— Maintenant, dit-il doucement, nous allons apprendre à nous détester dans les règles de l'art. Et tu vas me donner ce carnet que tu caches si précieusement.

Sofia sourit. C'est un sourire de prédatrice, un éclair d'ivoire dans la grisaille milanaise.

— Mon carnet ? Il faudra d'abord survivre à notre nuit de noces, mon mari.

Le notaire range ses dossiers. Les oncles s'éclipsent, vaincus par la froideur de cette transaction charnelle et financière. Dans le penthouse, il ne reste plus que l'héritière et l'assassin, deux spectres liés par un testament de sang, tandis que la brume finit de dévorer Milan, effaçant les frontières entre le crime et le destin.

# Chapitre 2

## L'Époux sans Visage

Le verre est une insulte à l'intimité, une membrane translucide qui ne protège de rien, sinon de la chute. À soixante étages au-dessus du bitume milanais, l'air n'a plus d'odeur, il n'a que du prix. Sofia Valenti fit glisser ses talons Louboutin sur le marbre blanc de Carrare, un bruit sec, métronomique, qui résonnait contre les parois nues du penthouse comme une sommation.

[NOTE DE CADRAGE : Angle de vue en plongée. Sofia semble minuscule dans ce volume de verre de 400 mètres carrés. C'est un aquarium pour une proie qui refuse de nager.]

Le mobilier était une dédicace au vide. Trois canapés en cuir anthracite, une table basse en obsidienne, et lui.

L'Ombre ne l'attendait pas ; il occupait l'espace. Il était assis dans le fauteuil pivotant, face à la tempête de brume qui dévorait la cathédrale au loin. Il ne portait pas de veste. Sa chemise noire, d'un coton si dense qu'il semblait absorber la lumière, tendait sur des épaules qui n'étaient pas celles d'un mari, mais celles d'un instrument. Et puis, il y avait le masque. Une plaque de polymère et de carbone qui lui barrait le visage de la naissance des cheveux jusqu'à la pointe de la mâchoire, ne laissant deviner qu'une bouche aux lignes cruelles et le battement d'une carotide sous une peau de loup.

— Tu pourrais au moins me proposer un verre, dit Sofia. C'est la coutume pour les veuves qui se remarient le jour de l'enterrement.

Pas de réponse. Le silence de l'Exécuteur était une matière grasse, suffocante. Il ne bougea pas d'un millimètre.

Sofia posa son sac Hermès sur la table en obsidienne. Le choc du fermoir en or fut un sacrilège acoustique. Elle contourna le fauteuil, cherchant l'angle d'attaque, le point de rupture dans cette statue d'arrogance. Elle s'arrêta à dix centimètres de lui. Elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de son corps, une fournaise contenue sous la fibre de carbone.

— Mon père t'a acheté, commença-t-elle, sa voix glissant comme un scalpel sur de la soie. Mais il a oublié de me donner le mode d'emploi. Est-ce que tu parles, ou est-ce que tu te contentes de tuer les gens sur commande ? Est-ce que ce masque est là pour cacher ton absence de visage ou simplement ta honte ?

L'Exécuteur pivota. Lentement. Le mécanisme du fauteuil produisit un sifflement pneumatique.

Soudain, le mouvement fut trop rapide pour être humain. La main de l'homme jaillit, une pince de fer qui se referma sur le poignet de Sofia avant qu'elle n'ait pu reculer. Il la tira vers lui, brutalement, la forçant à basculer, à perdre son équilibre aristocratique. Elle tomba à genoux entre ses jambes, ses mains s'appuyant par réflexe sur les cuisses dures comme du bois de l'assassin.

L'Exécuteur se pencha. Le masque de carbone n'était qu'à quelques millimètres de son front. Elle voyait maintenant ses yeux à travers les fentes étroites. Ils n'étaient pas humains. C'étaient des capteurs d'intention, des iris de mercure liquide qui semblaient scanner chaque pore de sa peau de porcelaine.

— Tu parles trop, Sofia, murmura-t-il enfin.

Sa voix était un grondement souterrain, une fréquence basse qui fit vibrer la cage

thoracique de la jeune femme. Ce n'était pas le ton d'un serviteur. C'était celui d'un propriétaire qui inspecte une faille dans ses fondations.

— Ton père ne m'a pas acheté. Il a payé une dette. Et le prix, c'est toi.

Il resserra sa prise sur son poignet. La douleur était une brûlure froide, une promesse de ce qui pouvait arriver si elle persistait à jouer à la maîtresse de maison. Avec son autre main, gantée de cuir fin, il remonta lentement le long de son bras, s'arrêtant à la base de son cou. Son pouce pressa l'artère. Un, deux, trois battements. Il mesurait sa peur. Il la goûtait.

— Ce penthouse est une cage dorée, continua-t-il, ses lèvres frôlant presque l'oreille de Sofia. Tu penses être l'héritière de l'empire Valenti. Mais tu n'es que le dépôt de garantie. Et moi, je suis le coffre-fort.

Sofia ne baissa pas les yeux. Elle refusa de lui accorder la satisfaction d'un tremblement. Elle déplaça sa main libre, la posant sur le plastron de carbone, là où son cœur aurait dû battre. Elle ne sentit rien. Juste l'inertie froide de la technologie.

— Un coffre-fort finit toujours par être forcé, lâcha-t-elle dans un souffle.

L'Exécuteur la repoussa d'un coup sec. Sofia se retrouva sur le marbre, les jambes emmêlées dans sa jupe crayon, sa dignité en lambeaux mais son regard toujours d'acier. Il se leva. Il était immense. Une tour de contrôle dans un désert de verre.

Il marcha vers la baie vitrée, le dos tourné, ignorant sa présence comme on ignore un meuble mal placé.

— Tes affaires ont été installées dans la chambre Est, dit-il sans se retourner. La chambre Ouest est la mienne. N'y entre jamais. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'appelle pas. Je saurai.

— Et le carnet ? demanda-t-elle en se relevant, époussetant sa jupe d'un geste méprisant. Tu ne vas pas me le demander ? Mon père t'a sûrement dit que je l'avais.

Il s'arrêta. Ses épaules se contractèrent légèrement.

— Le carnet est une police d'assurance pour les morts, Sofia. Pour les vivants, c'est un arrêt de mort. Garde-le. Cache-le. Dévore-le si ça te chante. Mais souviens-toi d'une chose : dans cette maison, il n'y a pas de secrets. Il n'y a que des délais de grâce.

Il sortit de la pièce, ses pas ne produisant aucun son, une anomalie physique dans ce monde de résonances. Sofia resta seule dans le salon immense. La brume de Milan avait fini par engloutir totalement le bâtiment. Ils étaient suspendus dans le néant.

Elle se dirigea vers le bar minimaliste, s'empara d'une bouteille de cristal remplie d'un liquide ambré et s'en servit un verre à ras bord. Ses mains tremblaient enfin. Pas de peur. De rage. Elle se voyait dans le reflet de la vitre : une reine de glace dans un château de cartes.

Elle se remémora le contact du cuir sur sa peau, la pression de ce pouce sur sa gorge. C'était une profanation, oui, mais c'était aussi la première fois depuis la mort de son père qu'elle se sentait réellement vivante. Ce n'était pas du désir, se convainquit-elle. C'était la reconnaissance mutuelle de deux prédateurs enfermés dans la même fosse.

Elle sortit de son soutien-gorge une petite clé en argent, cachée contre son cœur. La clé du coffre où reposait le carnet.

[SÉQUENCE POÉTIQUE : La pluie commence à frapper les vitres, un crépitement de balles de cristal. Chaque goutte est une confession que personne n'entendra.]

Sofia but son verre d'un trait. Le liquide lui brûla la gorge, une sensation bienvenue. Elle savait que la nuit serait longue. Elle savait que l'homme sans visage l'observait, probablement via un réseau de caméras thermiques dissimulées dans les plafonds épurés. Elle se déshabilla lentement au milieu du salon, laissant ses vêtements tomber en une corolle de tissus de luxe sur le sol froid. Elle resta là, nue face au vide, offrant sa pâleur à la surveillance invisible de son mari.

C'était sa première déclaration de guerre.

S'il voulait son âme, il devrait d'abord apprendre à supporter la vue de son corps sans pouvoir le briser. Elle éteignit les lumières via le panneau tactile. Le penthouse devint une ombre parmi les ombres.

Dans l'obscurité, elle entendit une porte se fermer, loin dans le couloir. Un écho de métal contre métal. Le jeu ne faisait que commencer, et à Milan, le sang séchait plus vite que les larmes.

# Chapitre 3

## Le Pacte du Silence

L'ascenseur n'a pas de boutons pour l'enfer, mais le sous-sol de la Villa Valenti en est une imitation acceptable : quarante secondes de chute libre contrôlée dans les entrailles géologiques de Milan, là où le marbre devient de la roche brute et où les secrets cessent d'être des murmures pour devenir des sédiments.

Sofia Valenti ajuste la soie de sa robe de mariée – une pièce d'archive McQueen, blanche comme un linceul, serrée comme une camisole de force – alors que les portes s'ouvrent sur la chapelle souterraine. L'air y est saturé d'ozone et d'encens rance. C'est un espace qui n'a pas été conçu pour Dieu, mais pour des pactes que le soleil ne pourrait supporter. Des bougies vacillent dans des niches creusées à même la pierre, projetant des ombres qui semblent ramper sur les murs de basalte.

(En voix off) \*Mon père disait que le mariage est le premier acte de guerre. Il a oublié de préciser que dans cette guerre, le terrain est miné par le sang de celui qui nous unit.\*

Au centre de l'hémicycle, il l'attend. L'Ombre.

Dante Vesperi ne porte pas de costume de noces traditionnel. Il arbore une redingote noire dont la coupe est si précise qu'elle semble avoir été sculptée dans l'obsidienne. Son masque de carbone, une prouesse d'ingénierie anatomique, ne laisse entrevoir que le reflet de sa propre arrogance dans ses pupilles sombres. Il est une anomalie thermique dans cette pièce glaciale. Il dégage une chaleur de moteur à combustion interne, un bourdonnement de violence contenue qui fait vibrer les os de Sofia.

Elle s'avance, le menton pointé vers les ténèbres. Chaque pas de ses talons aiguilles résonne comme un coup de feu contre le dallage. Elle ne marche pas vers l'autel, elle marche vers son exécution. Ou sa consécration.

« Tu es en retard, Sofia », dit la voix derrière le masque. Ce n'est pas une voix, c'est une onde de choc à basse fréquence. Elle racle la colonne vertébrale de la jeune femme, provoquant un frisson qu'elle s'empresse d'étouffer sous une couche de mépris aristocratique.

« Une Valenti se fait attendre, même par son propre bourreau », réplique-t-elle, s'immobilisant à quelques centimètres de lui.

Elle peut sentir l'odeur de l'homme : un mélange de cuir de Toscane, de poudre à canon et de cet arôme métallique propre aux blocs opératoires. Elle cherche une faille, un battement de paupière, un tressaillement dans la stature de ce colosse. Rien. Il est une statue de granit noir vouée à son service, ou à sa perte.

Le prêtre – un vieillard dont les mains tremblent si fort que le missel semble vouloir s'envoler – commence les rites en latin. Les mots coulent comme du plomb fondu dans le silence de la crypte. Sofia ne l'écoute pas. Son esprit est ailleurs, à deux centimètres sous sa peau, là où le carnet de son père est pressé contre sa cuisse par une jarretière de dentelle noire. Elle l'a mémorisé, page après page, avant de descendre. Elle décode les séquences dans sa tête alors que le prêtre psalmodie des promesses d'éternité.

\*44.22.9 – La connexion Sinaloa. Les comptes aux îles Caïmans. Les noms des ministres qui ont mangé dans la main du patriarche.\*

« L'anneau », ordonne l'Ombre.

L'homme masqué saisit la main de Sofia. Ses doigts sont longs, calleux, d'une force effrayante. Quand il glisse le cercle d'or gris sur son annulaire, Sofia sent une décharge électrique remonter son bras. Ce n'est pas du désir, c'est une reconnaissance de prédateur à prédateur. Elle réalise avec une lucidité glaciale que cet homme ne se contentera pas de sa fortune ou de son nom. Il veut l'effacer.

Elle lève les yeux vers lui, ses iris gris acier tentant de perforer le carbone du masque.

« Tu penses m'avoir achetée avec un testament et une bague de famille ? »  
chuchote-t-elle alors que le prêtre les déclare mari et femme dans un souffle d'agonie.  
« Tu n'es qu'un accessoire, Dante. Un outil que mon père a laissé derrière lui pour que je n'aie pas à me salir les mains. »

L'Ombre se penche vers elle. Le masque effleure sa tempe. Sofia ne recule pas. Elle sent le souffle chaud de l'homme contre son oreille, un contraste obscène avec la froideur de la pierre environnante.

« Ton père ne m'a pas laissé derrière lui, Sofia », murmure-t-il. « Il m'a légué le droit de te briser si tu devenais aussi arrogante que lui. Tu joues avec un carnet dont tu ne comprends pas la grammaire. Le sang qui a servi à l'écrire est encore frais sur mes mains. »

Il serre son poignet. Pas assez pour laisser une marque, mais assez pour lui rappeler que sa structure osseuse n'est que du cristal de Bohême face à sa puissance. Sofia soutient le regard, une étincelle de défi brûlant dans ses yeux. Elle déteste la façon dont son propre corps réagit à cette proximité : son rythme cardiaque s'accélère, non par peur, mais par une excitation biologique primaire, une révolte des sens contre la raison.

\*Le sujet présente une résistance accrue au stress post-traumatique. Sa réponse à

l'agression est une hyper-intellectualisation du conflit. Elle utilise l'arrogance comme un bouclier thermique. Risque de fusion émotionnelle : 74%.\*

Ils signent les registres sur une table de pierre qui servait autrefois aux sacrifices ou à la découpe de gibier. L'encre est noire, visqueuse. Lorsque Sofia signe « Sofia Vesperi-Valenti », elle a l'impression de rayer son propre nom de la liste des vivants.

« C'est fait », dit le notaire, qui s'empresse de ranger ses papiers, fuyant la pièce comme si les murs allaient s'effondrer.

L'Ombre se détourne, sa cape de cuir noir claquant comme une aile de corbeau. Il commence à marcher vers la sortie, s'attendant manifestement à ce qu'elle le suive comme une ombre à son tour.

Sofia reste immobile.

« Où vas-tu ? » lance-t-elle, sa voix ricochant sur les voûtes.

Il s'arrête, mais ne se retourne pas. « Dans tes appartements, ma femme. Nous avons un empire à gérer et des cadavres à enterrer. Et tu vas me donner ce carnet avant que la nuit ne soit finie. »

Le sang de Sofia se glace. Comment peut-il savoir ? Elle n'a parlé du carnet à personne. Pas même à son reflet. Elle sent le poids de l'objet contre sa cuisse, une bombe à retardement de papier et de cuir.

« Tu ne l'auras jamais », dit-elle avec une douceur venimeuse.

L'Ombre tourne enfin la tête, son profil de masque découpé par la lumière mourante des cierges.

« Je ne demande jamais, Sofia. Je prends. Et ce soir, je vais prendre bien plus que tes secrets. »

Il disparaît dans le tunnel de pierre, la laissant seule dans la chapelle. Sofia respire enfin, l'air entrant dans ses poumons comme des lames de rasoir. Elle regarde sa main. L'or gris brille d'un éclat sinistre. Elle se rend compte qu'elle tremble, non de froid, mais d'une rage sourde couplée à une curiosité morbide.

Elle sort un stylo miniature caché dans la dentelle de son corsage. Sur le revers de son propre poignet, à l'abri des caméras qu'elle sait braquées sur elle, elle commence à noter une suite de chiffres extraits du carnet : \*99-Z-alpha\*.

C'est le code de la chambre forte de la Banque de Lugano. Celle dont son père ne lui avait jamais parlé.

Le jeu n'est plus une simple cohabitation. C'est une partie d'échecs jouée dans un abattoir. Elle ramasse la traîne de sa robe, le tissu froissé gémissant sous ses doigts. Elle remonte vers la surface, vers le penthouse de verre et de chrome, là où l'attendent son mari, ses mensonges et l'obscurité moite de Milan.

La guerre de Sofia Valenti vient de franchir le seuil de l'intimité. Elle sait que sous le masque, Dante Vesperi sourit. Et elle sait que pour le vaincre, elle devra devenir quelque chose de bien pire qu'une héritière.

Elle devra devenir le monstre qu'il croit déjà connaître.

Le silence retombe sur la crypte, seulement troublé par le grésillement d'une mèche de bougie qui se noie dans sa propre cire. Dans l'ombre des piliers, une caméra thermique pivote lentement, enregistrant le passage de la mariée blanche, capturant la chaleur résiduelle de ses pas sur le sol millénaire.

À Milan, la nuit ne fait que commencer, et le sang est déjà en train de refroidir.

# Chapitre 4

## La Cage de Verre

L'ascenseur en titane et verre fumé ne monte pas, il arrache Sofia à la terre pour la propulser dans une stratosphère de luxe clinique. Trente-six secondes de vide gastrique. Trente-six secondes où son reflet dans le miroir poli lui renvoie l'image d'une femme qui a laissé son innocence dans la poussière de la crypte familiale. Quand les portes coulissent avec le chuintement pneumatique d'un sas de décompression, l'appartement 901 s'offre à elle : un aquarium géant suspendu au-dessus des artères scintillantes de Milan.

Le silence ici n'est pas une absence de bruit, c'est une présence physique, une membrane épaisse qui enveloppe chaque meuble Minotti, chaque angle droit de marbre blanc. Dante est là. Il n'a pas besoin de parler pour occuper l'espace ; il le déplace par sa simple densité atomique.

\*Position : Zone de vie principale.\*

\*Heure : 02h14.\*

Sofia ne le regarde jamais directement. C'est la règle tacite du jeu de la Cage de Verre. Elle utilise les reflets. Les vitres panoramiques agissent comme des prismes, multipliant la silhouette de l'Ombre. Il est assis sur le rebord de la terrasse, une jambe repliée, nettoyant un Glock 17 avec une minutie chirurgicale. Le frottement de la brosse sur le métal produit un son sec, rythmé, presque hypnotique.

Elle retire ses escarpins. Ses pieds nus sur le sol chauffant sont deux taches pâles qui s'avancent vers le bar en onyx. Elle se sert un verre de Lagavulin, sans glace. L'alcool

brûle, mais la vue de Dante est plus abrasive encore.

C'est alors qu'elle le voit.

Le chauffage au sol a rendu l'atmosphère moite. Dante a retiré sa veste et sa chemise de soie noire. Il est de dos, le masque de carbone toujours sanglé sur le haut de son visage, relique absurde de son anonymat. Mais son torse, sa peau... c'est une Bible de cuir et d'encre.

Sofia s'immobilise, le verre à mi-chemin des lèvres. Ce ne sont pas les tatouages de la \*Ndrangheta\* qu'elle s'attendait à trouver — pas de poignards, pas de larmes de sang, pas de symboles de clans vulgaires.

Ce qu'elle voit est une profanation.

Sur l'omoplate gauche, une gravure à l'aiguille fine représente une Descente de Croix, d'une précision telle qu'on croirait entendre les os du Christ craquer sous le poids de la douleur. Sur la droite, le \*Jugement Dernier\* de Michel-Ange semble ramper sous ses muscles à chaque fois qu'il lève le bras pour huiler la culasse de son arme. Et le long de sa colonne vertébrale, en lettres gothiques d'un noir sépulcral, s'étale une litanie latine :

\*“Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.”\*

Prends pitié de moi, ô Dieu, selon ta grande miséricorde.

Sofia sent un frisson électrique remonter ses vertèbres. Ce n'est pas un tueur qu'elle a épousé par contrat. C'est un moine soldat, un fanatique qui a transformé son corps en une cathédrale de douleur. Chaque cicatrice qui traverse les fresques d'encre est un blasphème supplémentaire.

— Tu regardes trop, Sofia.

La voix de Dante est basse, un grondement de fond de gorge qui fait vibrer le cristal dans sa main. Il n'a pas bougé la tête. Il l'observe via le reflet du verre de la baie vitrée, là où son image se superpose à celle des lumières de la tour Unicredit.

— J'essaie de comprendre ce que j'ai acheté, réplique-t-elle, sa voix plus ferme qu'elle ne l'aurait cru. Ou plutôt, ce que mon père m'a forcé à acquérir. Un tueur qui cite le Psaume 51, c'est... un anachronisme.

Dante pose son arme sur le marbre. Le clic du métal sur la pierre résonne comme un coup de feu étouffé. Il se lève. Sa silhouette massive occulte la vue sur la ville. Il se tourne vers elle, et dans la pénombre du penthouse, la chair nue et tatouée semble luire d'une aura maléfique.

— Tu n'as rien acheté, Sofia. Tu as simplement hérité de tes péchés. Ton père ne m'a pas engagé pour te protéger, mais pour s'assurer que tu ne t'échappes jamais du cercle.

Il s'approche. Sofia refuse de reculer. L'odeur de Dante — mélange de poudre, de savon à barbe coûteux et de cette odeur de pluie métallique qui précède l'orage — l'envahit. Il s'arrête à quelques centimètres d'elle. La pointe de ses doigts gantés de cuir noir effleure le bord de son verre.

— Ces images sur ton dos, murmure-t-elle, presque malgré elle. Ce sont des pénitences ?

— Ce sont des rappels, dit-il. Chaque vie que je prends est une ligne de plus dans ma prière. Ton père était mon plus grand confessionnal.

Sofia plonge son regard dans les fentes sombres du masque de carbone. Elle ne voit

pas ses yeux, mais elle sent son désir, une tension si brute qu'elle en devient physique, une oppression dans le bas de son ventre qu'elle déteste autant qu'elle la recherche. Elle lève la main, hésite, puis pose ses doigts sur le torse de Dante, juste au-dessus du cœur, là où la chair est vierge de tatouages.

La peau est brûlante. Le rythme cardiaque sous sa paume est lent, régulier, d'une régularité de métronome. L'homme est une machine de guerre conçue pour l'endurance, pas pour l'émotion.

— Dis-moi ton nom, Dante, souffle-t-elle. Pas celui du contrat. Pas celui de l'Exécuteur. Dis-moi celui que tu murmurais quand tu n'étais encore qu'un homme.

Il saisit son poignet. Sa prise est d'une force effrayante, mais il ne lui fait pas mal. Il la tire vers lui, forçant son corps de porcelaine à s'écraser contre le relief de ses muscles. Sofia sent le contact du cuir froid de ses gants contre sa peau nue, un contraste insupportable.

— Le nom est une cage, Sofia. Ne cherche pas à m'enfermer. Tu es déjà dans la tienne.

Il incline la tête, son masque frôlant l'oreille de la jeune femme. Son souffle chaud sur son cou la fait tressaillir.

— Demain, au gala de la Fondation Valenti, tu porteras la rivière de diamants de ta mère. Tu souriras aux traîtres qui ont payé pour la balle qui a traversé le crâne de ton père. Et moi, je serai dans ton ombre. Toujours.

Il se détache brusquement d'elle, la laissant vacillante, l'air froid de la climatisation s'engouffrant là où son corps la brûlait un instant plus tôt. Il ramasse sa chemise, l'enfile avec une élégance reptilienne. Les visages des saints tatoués disparaissent sous la soie noire. L'illusion d'intimité se brise, ne laissant place qu'à la froideur de la

transaction.

Sofia porte son verre à ses lèvres et boit le reste du whisky d'un trait. L'alcool n'éteint pas l'incendie.

Elle se tourne vers la vitre, observant Milan. La brume remonte des canaux, léchant la base des gratte-ciel comme une marée de mercure. Elle réalise alors qu'elle ne cherche plus seulement à démasquer Dante. Elle cherche à comprendre pourquoi elle commence à aimer le poids de ses chaînes.

Dans le reflet du verre, elle ne voit plus la petite héritière Valenti. Elle voit une prédatrice en devenir, ses yeux gris acier reflétant les mêmes ombres que celles de son mari de papier. Elle se rapproche du verre, pose son front contre la paroi froide.

Séquence de transition initiée.

Le cœur de Milan bat à 120 bpm.

Le sang est en train de geler.

Sofia Valenti sourit dans l'obscurité. Si le monde est un abattoir, elle vient de comprendre qu'elle ne veut plus être le bétail. Elle veut tenir le couteau. Ou mieux, elle veut posséder celui qui le tient.

Elle ferme les yeux, et pour la première fois, elle n'entend plus les cris de son père. Elle n'entend que le silence lourd de l'homme qui, dans la pièce voisine, recharge son arme pour la prochaine communion sanglante.

# Chapitre 5

## Les Masques de la Scala

Le satin noir de la robe Versace glisse sur sa peau comme une insulte liquide, une seconde peau de deuil et de triomphe sculptée pour l'abattoir social. Sofia Valenti ne s'habille pas ; elle s'arme. Chaque agrafe de son corset est un rivet sur une coque de cuirassé. Dans le miroir du penthouse, elle observe ses propres yeux, deux orbes de mercure froid qui refusent de ciller. Derrière elle, le silence a une odeur : bois de santal, sueur froide et l'arôme métallique d'un Beretta 92FS fraîchement huilé. Dante est là. Il ne reflète rien. Le masque en fibre de carbone dévore la lumière, une faille spatio-temporelle dans le luxe baroque de la chambre.

« On dirait que tu t'appuies sur le vide, Sofia, » murmure-t-il. Sa voix n'est pas un son, c'est une vibration qui remonte le long de sa colonne vertébrale, une fréquence radio pirate captée par ses nerfs.

« Le vide est la seule chose qui ne peut pas s'effondrer, » répond-elle en ajustant un collier de diamants si lourd qu'il ressemble à une main étranglée autour de sa gorge.

La Bentley s'arrête devant La Scala. Le tapis rouge est une traînée de sang séché sous les flashes des paparazzi. Les photographes hurlent son nom, mais leurs voix s'éteignent lorsqu'il sort de la voiture. L'Ombre. Un titan de cuir et de textile technique, une anomalie gothique flanquant l'héritière Valenti. La foule recule machinalement, un mouvement de marée dicté par l'instinct de survie. À Milan, on sait que l'on ne regarde pas le soleil en face, ni l'homme qui a enterré le patriarche.

Ils entrent dans le foyer. L'or des colonnes semble fondre sous la tension.

L'opéra est une machine à broyer les secrets. Dans les loges, les jumelles de théâtre sont des périscopes. On scanne Sofia, on dissèque la raideur de son port de tête, on cherche la trace d'un bleu, d'une larme, d'une soumission. Elle leur offre un masque de marbre. Elle est la Madone des Cendres.

Ils s'installent dans la loge royale, un renforcement de velours cramoisi qui ressemble à l'intérieur d'un ventricule. Sur scène, Verdi hurle une agonie que Sofia connaît par cœur. Mais la véritable pièce se joue ici, dans l'ombre portée par Dante, debout derrière elle, immobile comme une gargouille de cathédrale cybernétique.

Un battement. Une perturbation dans la Force.  
La porte de la loge s'ouvre sans qu'on ait frappé.

Lorenzo Valenti entre. L'oncle. Le serpent en costume de flanelle à trois mille euros. Il dégage une odeur de vieux cigare et de trahison rance. Il ignore l'Ombre, ou feint de le faire, mais Sofia remarque la micro-contraction de sa mâchoire. On n'ignore pas un prédateur apex dans une pièce de quatre mètres carrés.

« Sofia, cara mia, » dit Lorenzo, sa voix chargée d'un miel toxique. Il se penche pour lui baiser la joue, ses lèvres effleurant sa peau comme une lame de rasoir. « Tu portes le deuil avec une indécence magnifique. On dirait presque que tu célèbres ta propre fin. »

« Je célèbre la transition, Lorenzo. C'est un concept que tu devrais étudier avant qu'il ne s'applique à toi. »

Lorenzo rit, un son sec, comme des os brisés. Il jette un regard oblique vers la

silhouette massive dans le coin. « Et voici ton... garde-chiourme ? Ton époux de circonstance ? Le chien de garde qui a peut-être, juste peut-être, mordu la main qui le nourrissait. »

Sofia sent le souffle de Dante changer de rythme. Infinitésimal. Un prédateur qui arme son saut. Elle pose une main gantée sur le rebord de la loge, ses doigts serrant le velours jusqu'à ce que ses articulations blanchissent.

« Il est l'Exécuteur du testament de mon père, Lorenzo. Rien de plus, rien de moins. »

« Ah, la naïveté, » soupire Lorenzo en s'appuyant contre le dossier d'un siège. Il baisse la voix, une fréquence destinée uniquement à l'oreille de sa nièce. « Sais-tu pourquoi ton père l'appelait "L'Ombre", Sofia ? Ce n'est pas parce qu'il se cache dans le noir. C'est parce qu'il appartient à celui qui projette la lumière. Et en ce moment, la lumière change de camp. Sais-tu où il était la nuit dernière, pendant que tu comptais tes bijoux ? Il a été vu aux docks de Gênes. Avec les Moretti. »

Le nom des Moretti frappe Sofia comme un choc électrique. Les ennemis jurés. Ceux qui voulaient la tête de son père sur un plateau d'argent.

« Des mensonges, » crache-t-elle, mais le doute s'insinue comme une encre noire dans un verre d'eau pure.

« Est-ce que c'est un mensonge ? » Lorenzo sourit, et c'est un spectacle hideux. « Demande-lui quel prix il a fixé pour ta liberté. Ou pour ton silence définitif. Un homme sans visage est un homme sans honneur, ma chère. Il ne t'appartient pas. Tu n'es qu'une clause dans son contrat d'assurance. »

Lorenzo se redresse, tapote l'épaule de Sofia — un geste de possession — et sort de la loge dans un bruissement de soie.

Le silence qui suit est plus bruyant que l'orchestre symphonique. Sofia ne se retourne pas. Elle fixe la scène où le ténor s'effondre, mais elle ne voit que le reflet de Dante dans le verre de la loge. Il n'a pas bougé d'un millimètre. Mais il a tout entendu. Il entend tout.

« Est-ce vrai ? » demande-t-elle. Sa voix tremble de cette haine qui ressemble étrangement à de la passion. « Les docks. Les Moretti. »

Dante fait un pas en avant. L'espace entre eux se réduit, l'air devient rare, ionisé. Elle sent la chaleur animale qui se dégage de lui, contredite par la froideur synthétique de son masque. Il pose ses mains sur les épaules de Sofia. Ses gants de cuir grincent contre le satin.

« Ta famille est un nid de vipères qui se mangent la queue, Sofia, » dit-il, sa voix basse, un grondement de fond de gorge. « Ton oncle veut ton trône. Et pour l'avoir, il doit d'abord te couper de l'homme qui tient l'épée. »

« Tu n'as pas répondu à ma question. »

Il se penche, ses lèvres — invisibles sous le masque — effleurant l'oreille de Sofia. « Je ne réponds pas aux questions. Je résous des problèmes. Et Lorenzo devient un problème très bruyant. »

Elle se tourne brusquement dans ses bras, brisant le protocole, brisant la distance. Ses yeux gris acier cherchent une faille dans le carbone. Elle plaque ses mains sur son torse, sentant sous le gilet pare-balles les battements de cœur d'une bête calme.

« Qui es-tu, Dante ? » chuchote-t-elle. « Es-tu mon mari, mon geôlier, ou mon futur assassin ? »

« Je suis ce que tu as besoin que je sois pour que tu survives à cette soirée, »  
répond-il. « Regarde autour de toi, Sofia. »

Elle tourne la tête vers la salle. Des centaines de visages, de diamants et de smokings. Mais ils ne regardent pas l'opéra. Ils la regardent elle. Une arène romaine déguisée en soirée culturelle. Elle voit les cousins, les lieutenants, les financiers du clan. Leurs regards sont des scalpels. Ils attendent qu'elle saigne. Elle réalise que chaque personne dans ce bâtiment possède une part de sa mort potentielle.

La paranoïa se transforme en une lucidité glaciale. Elle n'est plus une héritière. Elle est un gibier entouré d'une meute de loups en smoking. Et l'homme qui la tient par les épaules est soit le mâle alpha qui la protège, soit celui qui a été payé pour l'amener à l'abattoir.

Soudain, le désir et la terreur se mélangent dans ses veines, une drogue dure. Elle attrape le revers de la veste de Dante, le tirant vers elle avec une violence soudaine.

« Si tu dois me trahir, » souffle-t-elle, « fais-le maintenant. Devant eux. Montre-leur que je suis la seule chose que tu ne peux pas contrôler. »

Dante ne répond pas avec des mots. Il glisse une main dans ses cheveux, forçant sa tête en arrière, exposant sa gorge pâle aux lumières de la rampe. C'est un geste de domination pure, un acte de théâtre cruel pour la galerie qui les observe. Le public retient son souffle. Le clan Valenti observe le monstre marquer son territoire.

« Tu veux être une prédatrice, Sofia ? » sa voix est un murmure de papier de verre. « Alors commence par apprendre que dans ce monde, la vérité n'existe pas. Il n'y a que des versions de la douleur. Et ce soir, la tienne ne fait que commencer. »

L'orchestre atteint son crescendo final. Le rideau tombe. Les applaudissements

éclatent, un bruit de pluie de balles sur un toit de tôle.

Sofia sourit, un sourire qui ne touche pas ses yeux de mercure. Elle se redresse, ajuste ses gants, et s'apprête à sortir de la loge au bras du monstre. Elle ne sait toujours pas s'il a pressé la détente sur son père. Elle ne sait pas s'il compte la tuer à l'aube. Mais alors qu'ils traversent le foyer sous les regards venimeux de la pègre milanaise, elle sent une puissance nouvelle l'envahir.

Si elle doit régner sur un trône de cendres, elle s'assurera que le monde entier brûle d'abord. Et Dante Vesperi sera son allume-feu, ou son bûcher.

# Chapitre 6

## L'Effraction du Désir

Le verre à cocktail sur la table basse ne tremble pas. À 340 mètres au-dessus du pavé milanais, les vibrations de la ville sont filtrées par un double vitrage renforcé à l'argon, une membrane invisible entre la civilisation et le vide. Sofia Valenti observe l'olive dériver dans le gin. Elle pense à la densité du sang, à la manière dont il fige sur le marbre blanc. Le silence est une insulte dans ce penthouse qui ressemble trop à un mausolée d'exposition.

Puis, le clic.

Ce n'est pas le bruit d'une porte qu'on enfonce, c'est le soupir d'un circuit imprimé qui rend l'âme. Le système de sécurité \*Aegis\* vient de passer au rouge, une pulsation discrète sur le panneau mural, comme le battement de cœur d'un mourant.

[SÉQUENCE 01 : ANALYSE DES RISQUES]

- Localisation : Salon Nord.
- Intrusion : Cinq signatures thermiques.
- Armement : Silencieux, polymère, catégorie professionnelle.
- Temps de survie estimé : 42 secondes.

La main de Sofia se crispe sur le cristal. Elle ne se lève pas. Elle attend l'Ombre. Elle attend l'homme qui a promis de la garder en vie tout en étant la raison principale de sa peur.

Un sifflement. Une vitre qui explose en mille diamants de sécurité. L'air glacé de Milan s'engouffre dans la pièce, arrachant les rideaux de soie comme des linceuls en

pleine danse macabre. Le premier intrus franchit le seuil, une silhouette arachnéenne vêtue de mat, un fusil d'assaut court en extension.

Dante Vesperi ne sort pas de l'ombre ; il *\*est\** l'ombre qui se détache du mur.

Le mouvement est trop rapide pour l'œil humain, c'est une erreur de montage dans la réalité. Le bras de Dante s'enroule autour de la gorge du premier homme, un craquement sec de bois mort, et le corps s'affaisse avant d'avoir pu toucher le sol. Pas de cris. Juste la poésie mécanique de l'élimination.

— Sofia. Reste derrière le bar. Ne ferme pas les yeux.

La voix de Dante est une lame de rasoir chauffée à blanc. Elle obéit, les jambes flageolantes, se glissant derrière l'îlot central en quartz noir. Elle regarde. Elle a besoin de voir la bête à l'œuvre.

Deux autres hommes pénètrent par la brèche. Ils tirent en rafales courtes, des bruits de bouchons de champagne étouffés. Le mobilier en cuir de chez Poltrona Frau explose en flocons de mousse et de luxe. Dante bouge avec une économie de geste qui frise l'arrogance. Il n'esquive pas les balles, il semble prédire leur trajectoire. Il tire deux fois. Deux flashes orangés dans la pénombre. Deux impacts sourds dans la viande humaine.

Le quatrième intrus tente de contourner par la gauche. Sofia voit l'acier luire. Un couteau. Dante l'intercepte à mi-chemin. C'est une collision de muscles et de cuir. Ils roulent au sol, un enchevêtrement de membres dans une lutte muette. Dante plaque l'homme contre la baie vitrée déjà fissurée. On entend le verre gémir sous la pression.

Le masque de carbone de Dante est à quelques centimètres du visage de l'agresseur. Sofia voit les doigts gantés de son mari s'enfoncer dans les orbites de l'autre, une

précision chirurgicale, une cruauté sans fioritures. L'homme hurle enfin, un son guttural qui se brise lorsque Dante lui fracasse le crâne contre le montant en acier.

Silence. Le dernier intrus a pris la fuite par le balcon, ou peut-être s'est-il jeté dans le vide pour échapper à ce qui vient de se passer ici.

Dante se redresse. Sa poitrine se soulève avec une régularité terrifiante. Il n'est pas essoufflé. Il est activé.

Il se tourne vers Sofia. Le sang de l'autre macule son masque, une traînée sombre qui ressemble à une larme de pétrole. Il s'approche d'elle, ses bottes crissant sur les débris de verre. Sofia recule jusqu'à ce que son dos rencontre le marbre froid de la cuisine. Elle est piégée entre la pierre et le prédateur.

— Tu es blessée ? demande-t-il.

Il tend une main vers elle. Sofia tressaille, mais elle ne se détourne pas. Ses doigts gantés saisissent son menton, l'obligeant à lever les yeux. L'odeur est insoutenable : poudre à canon, sueur froide, et ce parfum boisé, métallique, qui appartient exclusivement à Dante. C'est l'odeur de la fin du monde.

— Regarde-moi, Sofia.

Elle le regarde. Elle cherche ses yeux derrière les fentes du masque. Elle ne voit que son propre reflet, déformé, une petite poupée de porcelaine échevelée avec une trace de sang sur la joue. Dante approche son pouce, essuie la tache d'un geste presque tendre, mais la pression est trop forte, une menace déguisée en caresse.

Le danger change de forme. L'adrénaline, ce poison acide qui coulait dans ses veines, se transforme en quelque chose de plus lourd, de plus brûlant. Une électricité statique sature l'air entre leurs corps. Sofia sent la chaleur qui émane de lui, une fournaise

contenue sous le kevlar et le cuir. Elle devrait le repousser. Elle devrait hurler qu'il a tué son père, qu'il est une abomination.

Au lieu de cela, elle agrippe ses avant-bras massifs. Ses ongles s'enfoncent dans le cuir.

— Qui étaient-ils ? murmure-t-elle, sa voix n'est plus qu'un souffle érotique et brisé.

— Des fantômes. Envoyés par ceux qui craignent ce que tu représentes désormais.

Dante se rapproche encore. Il écrase son corps contre le sien. Le contraste est violent : la soie fine de sa nuisette Armani contre la texture rugueuse de son équipement tactique. C'est une agression sensorielle. Elle sent la rigidité de ses muscles, la dureté de l'arme à sa ceinture, et autre chose, une tension plus primitive qui bat contre sa cuisse.

— Tu as peur ? demande-t-il. Sa main quitte son menton pour glisser dans son cou, ses doigts se refermant sur sa gorge sans serrer, juste pour lui rappeler qu'il possède sa vie.

— Je te déteste, répond Sofia. Elle respire son souffle, un mélange d'oxygène et de mort.

— Mensonge.

Dante incline la tête. Le bord inférieur de son masque s'arrête juste au-dessus de ses lèvres. Sofia voit sa bouche. Des lèvres fermes, cruelles, marquées par une cicatrice infime sur le côté gauche. C'est la seule part d'humanité qu'il lui concède. Et elle a faim de cette humanité.

Elle se hausse sur la pointe des pieds, une provocation désespérée. Elle veut briser le

masque, elle veut mordre la bête. Leurs lèvres ne se touchent pas encore, mais l'espace entre elles est une zone de guerre.

— Si tu me touches, Dante... je ne pourrai plus jamais te tuer.

— Tu n'as jamais eu l'intention de me tuer, Sofia. Tu veux seulement savoir si le monstre peut te faire sentir plus vivante que le sang de ton père.

Il lâche sa gorge pour saisir ses hanches et la soulever sur le comptoir en quartz. Le choc du froid contre sa peau nue la fait cambrier. Dante s'insinue entre ses jambes, ses mains remontant lentement le long de ses cuisses, écartant la soie avec une autorité absolue.

Sofia ferme les yeux. Le monde extérieur — les conspirations, le clan Valenti, le testament de son père — s'efface derrière le rideau rouge de ses paupières. Il n'y a plus que cette proximité explosive, cette effraction du désir dans une pièce jonchée de cadavres.

Il baisse la tête, son nez frôlant son oreille.

— Écoute bien, Sofia. Chaque fois que tu penseras à ce soir, tu te souviendras de l'odeur de la mort. Et tu te souviendras que c'est la seule chose qui te fait vraiment jouir.

Il ne l'embrasse pas. Il la possède par la seule force de sa présence, par la promesse de la violence qu'il retient. Ses mains se referment sur ses cuisses avec une poigne qui laissera des marques bleues demain matin. Des trophées de sa soumission.

À l'extérieur, la brume milanaise avale le penthouse, isolant les deux amants maudits dans un univers de verre et de cendre. Sofia lâche un gémissement qui est à la fois une reddition et une déclaration de guerre. Elle s'accroche à ses épaules, ses doigts

cherchant une faille dans l'armure de l'Exécuteur, tandis que dans l'ombre du couloir, la diode du système de sécurité recommence à clignoter.

Le système redémarre. Mais pour Sofia, rien ne sera plus jamais en sécurité. Elle vient d'ouvrir la porte au loup, et elle réalise avec une horreur délicate qu'elle n'a aucune envie de la refermer.

L'olive au fond du verre a fini de couler. La fête est finie. Le massacre commence.

# Chapitre 7

## Le Venin du Cousin

La nappe est un champ de neige avant le premier cadavre. À l'Hôtel Principe di Savoia, le silence n'est pas une absence de bruit, c'est un produit de luxe que l'on facture au client en même temps que le Barolo à quatre chiffres. Lorenzo Valenti est assis en face de Sofia, les coudes posés sur le lin immaculé, dégageant cette odeur écœurante de succès héréditaire et de poudre de ligne de fond de court de tennis. Il sourit, mais ses yeux restent fixés sur un point situé quelque part entre la carotide de Sofia et la vérité.

[DIAGNOSTIC CLINIQUE DU SUJET L : Narcissisme malin, sudation excessive des paumes, alliance Cartier portée comme une entrave. Probabilité de trahison : 98.4%].

— Tu as l'air fatiguée, Sofia. Le mariage ne te réussit pas ? Ou est-ce le poids de la couronne qui te donne ces cernes ?

Lorenzo ne mange pas. Il dépece son branzino avec une précision chirurgicale qui trahit ses pulsions. Il cherche la faille. Sofia, elle, ne touche pas à son verre. L'alcool est un lubrifiant pour les langues trop souples, et elle a besoin que la sienne reste un scalpel.

— Le trône est en acier, Lorenzo. Il ne plie pas. Contrairement à ceux qui essaient de s'y asseoir sans y être invités.

Elle croise les jambes. Le froissement de la soie de sa jupe Prada est le seul son qui rivalise avec le cliquetis de l'argenterie. Elle sait ce qu'il veut. Il veut qu'elle craque.

Qu'elle avoue que dormir avec l'Exécuteur, c'est comme s'allonger dans un cercueil doublé de velours.

— Tu joues la reine de glace, mais on sait tous les deux que tu habites avec un spectre. Un homme qui n'a pas de nom, pas de passé, et dont le visage appartient à la fibre de carbone. Tu crois vraiment que mon oncle lui a donné les clés du royaume par loyauté ?

Lorenzo sort une enveloppe de la poche intérieure de son blazer en vigogne. Le papier est épais, jauni sur les bords, comme s'il avait été arraché aux archives de l'enfer. Il la fait glisser sur la table. Un mouvement lent, obscène.

— Regarde-le, Sofia. Regarde celui que tu laisses entrer dans ton lit.

[FLASH-BACK / INSERTION DE MÉMOIRE : Sofia se souvient de l'odeur de l'Ombre la nuit dernière. Une odeur de pluie froide et de métal huilé. Pas de peau. Jamais de peau.]

Elle ouvre l'enveloppe. À l'intérieur, des clichés granulés, pris au téléobjectif. Une silhouette sous les néons blafards d'un port franc, quelque part à Trieste. L'homme sur les photos ne porte pas de masque. Son visage est une carte de cicatrices et de géométrie froide. Mais ce n'est pas le visage de l'Ombre. Ou plutôt, ce n'est pas le visage de l'homme qui se tient derrière elle lors des conseils d'administration.

— Ce dossier vient de la Guardia di Finanza, chuchote Lorenzo en se penchant. Ton « mari » n'est pas Dante Vesperi. Dante Vesperi est mort il y a sept ans dans une prison d'Istanbul. Celui qui dort dans ton penthouse est un imposteur, un mercenaire engagé par ton père pour s'assurer que personne — pas même toi — ne touche au magot sans que le sang ne coule.

Sofia sent un frisson électrique remonter le long de sa colonne vertébrale. Ce n'est

pas de la peur. C'est de l'excitation. Le mensonge est un territoire qu'elle connaît mieux que la vérité. Elle pose une main gantée sur le dossier, ses doigts effleurant délibérément ceux de Lorenzo.

— Et pourquoi me dis-tu ça, Lorenzo ? Par pure bonté d'âme ? Par solidarité familiale ?

Elle rit. Un son sec, dépourvu de joie. Elle bascule dans le mode « Prédatrice ». Elle penche la tête, laissant une mèche noire masquer partiellement son regard.

— Tu veux me protéger, ou tu veux simplement que je lui tire une balle dans la nuque pour que tu puisses récupérer les comptes de Singapour ? Je sais que tu as été vu à Lugano avec l'inspecteur Moretti. La police financière ne donne pas de dossiers gratuitement, mon cher cousin. Quel est le prix ? Ma signature sur un transfert de fonds ? Ou quelque chose de plus... intime ?

Le visage de Lorenzo se décompose l'espace d'une milliseconde. Il n'avait pas prévu qu'elle mentionne Lugano. Il pensait avoir affaire à une veuve éplorée sous tutelle. Il a oublié que Sofia Valenti a été élevée par un homme qui aurait vendu sa propre mère pour un point de croissance sur le Nasdaq.

— Tu es imprudente, Sofia. Jouer avec moi est une chose. Jouer avec l'État en est une autre.

[COUPURE DE SCÈNE : CHANGEMENT DE RYTHME — STYLE SCRIPT]

INT. RESTAURANT - JOUR

SOFIA

(Sa voix est un murmure de soie)

L'État, c'est nous, Lorenzo. Mon père n'a jamais blanchi d'argent. Il a « coloré »

l'économie. Tu veux savoir ce qu'il y a dans mon carnet ? Celui que tu cherches depuis que le vieux a cessé de respirer ?

LORENZO

(Tendu)

Il n'y a pas de carnet. C'est un mythe pour les enfants de la mafia.

SOFIA

Alors pourquoi ta main tremble-t-elle ?

Elle passe sa main sur le revers du veston de Lorenzo, un geste qui ressemble à une caresse mais qui est une inspection. Elle sent la forme d'un micro sous le tissu. Elle sourit intérieurement. Il est "câblé". La police écoute. Elle doit lui donner de la fiction pour mieux cacher la réalité.

— L'Ombre est peut-être un imposteur, Lorenzo. Mais il est mon imposteur. Il fait des choses... que tu n'oserais même pas imaginer dans tes rêves les plus sales. Il ne me demande pas ma fortune. Il me demande mon obéissance.

Elle se rapproche de son oreille. Son haleine sent la menthe et le mépris.

— Dis à Moretti que s'il veut me coincer, il devra faire mieux que des photos floues de Trieste. Et dis-lui aussi que si tu continues à fouiller dans mon lit, je demanderai à mon mari — qui qu'il soit — de t'expliquer comment on retire une langue sans utiliser de couteau.

Elle se redresse, récupère le dossier, et sort un billet de cinq cents euros de son sac. Elle le pose sur l'assiette de Lorenzo, en plein milieu de son poisson froid.

— Le déjeuner est pour moi. Tu auras besoin de tes économies pour tes frais d'avocat.

Elle se lève. Le restaurant semble s'écarter devant elle comme la Mer Rouge. Chaque mouvement de ses hanches est une déclaration de guerre contre l'ordre établi. Elle sort sur la piazza, où la brume milanaise l'attend comme une vieille amie.

À l'intérieur de la berline blindée qui l'attend, l'Ombre est là. Immobile. Une statue de cuir noir dans l'obscurité de l'habitacle. Il ne demande pas comment s'est passé le déjeuner. Il sait déjà tout.

Sofia jette le dossier sur ses genoux.

— Lorenzo dit que tu es mort à Istanbul.

L'homme masqué tourne lentement la tête. Ses yeux, derrière les fentes du carbone, brillent d'une lueur froide, presque artificielle. Sa voix n'est qu'un râle de basse fréquence qui fait vibrer les vitres.

— On meurt tous un jour, Sofia. La question est de savoir qui revient pour réclamer la dette.

Elle sent son cœur battre contre ses côtes. Elle vient de trahir son cousin, de narguer la police financière et de valider l'existence d'un monstre. C'est la journée la plus productive de sa vie. Elle pose sa tête sur le cuir du siège et ferme les yeux.

— Rentrons, dit-elle. J'ai envie de voir si le venin de mon cousin est aussi efficace que le tien.

La voiture s'élance dans le gris de Milan, une tache d'encre sur un buvard. Le jeu ne fait que commencer, et Sofia Valenti réalise qu'elle n'a plus besoin de connaître le nom de l'homme à ses côtés pour savoir qu'il est son seul salut, et sa perte la plus certaine.

Le moteur gronde. La ville se tait. L'empire tremble.

# Chapitre 8

## Cicatrices et Sacrilèges

La chambre est un aquarium de verre suspendu au-dessus des péchés de Milan, une boîte de Petri géante où nous cultivons nos meilleures névroses sous la lumière froide des néons encastrés. L'air y a le goût du sang filtré par un système Dyson haut de gamme. Dehors, la brume dévore les flèches du Duomo comme un acide lent. Ici, à l'intérieur, le silence est une arme blanche.

Il se tient près de la baie vitrée, une silhouette découpée dans l'obscurité, plus dense que la nuit elle-même. Son masque de carbone attrape les reflets sporadiques des gyrophares de la police, cinquante étages plus bas. Un insecte de métal et de cuir. Mon mari. Mon geôlier. Mon seul héritage tangible.

— Enlève-le, dis-je.

Ma voix ne tremble pas. C'est une lame de scalpel, désinfectée et précise. Je suis Sofia Valenti. On ne m'offre pas des énigmes, on me doit des comptes.

L'Ombre ne bouge pas. Sa respiration est un bruissement mécanique, un cycle d'admission et d'échappement qui semble étranger à toute biologie humaine.

— Tu ne veux pas voir ce qu'il y a derrière, Sofia. Les miroirs de cette pièce sont déjà bien assez cruels pour toi.

Je fais un pas. La soie de ma robe de chambre glisse contre mes hanches avec un bruit de trahison.

— L’homme que mon père a engagé il y a dix ans avait une cicatrice à la base de la carotide, un souvenir d'un contrat raté à Palerme. Je l'ai vu, une fois, par le trou d'une serrure. Tu n'as pas cette cicatrice. Ta voix n'est pas la sienne. Tes mains... tes mains ne portent pas le même poids.

Je pose mes doigts sur le revers de sa veste de cuir. La violence latente qui émane de lui est une chaleur de fournaise.

— Qui es-tu sous ce masque ? Qui a pris la place du mort ?

Un rire sec, comme un craquement d'os, s'échappe de la fente de son masque.

— L’Exécuteur est un concept, Sofia. Pas une personne. On ne succède pas à l’Ombre, on se laisse dévorer par elle. Tu veux la vérité ? La vérité est une infection. Une fois que tu l'as, tu ne peux plus t'en débarrasser.

D’un mouvement brusque, il saisit mes poignets. Ses gants de cuir noir sentent la poudre et le santal. Il me plaque contre le verre froid de la baie vitrée. Milan s’étale derrière moi, un tapis de diamants sales. Mon reflet et le sien se confondent. Il est le vide, je suis le réceptacle.

— Tu veux voir ? Regarde alors. Mais ne ferme pas les yeux. C'est le seul sacrilège que je n'autoriserai pas.

Il ne retire pas le masque. Pas encore. Ses doigts se déplacent vers les boutons de sa chemise. Un par un. Le geste est d’une lenteur pornographique, une autopsie pratiquée sur un sujet vivant. La chemise tombe, révélant un torse qui est une œuvre d’art brut, une cartographie de la douleur pure.

---

\*Lecture horizontale de gauche à droite sur le buste du sujet.\*

1. Un cratère de chair rosie. Balle de 9mm. Entrée propre, sortie chaotique. \*Note : Trop récente pour correspondre à l'histoire de Vesperi.\*
2. Une incision verticale, parfaitement droite, du plexus jusqu'au nombril. La marque d'un chirurgien de campagne ou d'un tortionnaire doté d'un sens de l'esthétique.
3. Des brûlures de cigarette disposées en constellation. La Grande Ourse du désespoir.
4. Un tatouage à moitié effacé par une brûlure au fer rouge. On y devine encore l'aigle des forces spéciales russes, ou peut-être un phénix déjà mort.

---

Je tends une main tremblante. Ma peau de porcelaine contre ce cuir de cicatrices. C'est un contraste indécent. Je touche l'incision du sternum. La peau est bosselée, irrégulière.

— Ce n'est pas le corps d'un exécuteur de la mafia, soufflé-je. C'est le corps d'un homme qui a été brisé et reconstruit dans une cave. Le véritable Dante Vesperi est mort à Istanbul, n'est-ce pas ? Mon père t'a trouvé dans les décombres d'une agence gouvernementale quelconque et t'a recraché ici pour jouer les épouvantails.

L'Ombre lâche mes poignets. Il se rapproche, son masque effleurant ma tempe. Le carbone est froid, mais son souffle est une brûlure.

— Le véritable Dante Vesperi était un amateur qui aimait trop les femmes et le jeu. Ton père l'a fait abattre parce qu'il était devenu un risque pour la gestion de tes actifs. Moi ? Je suis le risque que ton père n'a pas vu venir. Je suis l'assurance vie qu'il a souscrite sans en lire les petits caractères.

— Tu es un imposteur, dis-je, mais mon corps trahit ma logique. Je me presse contre

lui, cherchant une chaleur humaine dans ce désert de cicatrices. Un monstre de remplacement.

— Nous sommes tous l'imposteur de quelqu'un, Sofia. Tu joues à la veuve éplorée et à la directrice implacable, mais ton carnet codé tremble dans ton coffre-fort. Tu attends que je te libère ou que je t'achève.

Il prend ma main et la guide vers son visage. Je sens les attaches du masque sous ses cheveux. Le clic métallique résonne dans la pièce comme un coup de feu. Le carbone s'écarte.

Je m'attendais à l'horreur. À un visage défiguré, à une absence de traits. Ce que je vois est pire.

C'est un visage d'une beauté insoutenable, presque angélique, si ce n'était pour les yeux. Des yeux d'un bleu délavé, comme une mer après une marée noire. Des yeux qui ont vu la fin du monde et qui ont trouvé cela ennuyeux. Il n'y a aucune cicatrice sur son visage. Le contraste avec son corps est une insulte à la cohérence. Son visage est son véritable masque.

— Regarde bien, Sofia. C'est le visage de l'homme qui a tué ton père.

Je recule, le souffle court. Le verre derrière moi semble vouloir céder, m'aspirer dans le vide milanais.

— Tu... tu avoues ? Ici ? Maintenant ?

— Je n'avoue rien. Je te montre le miroir. Ton père voulait un chien de garde. Il a eu un loup. Il voulait que tu sois protégée. Il a réussi. Tu es protégée de tout, sauf de moi.

Il fait un pas vers moi, refermant l'espace, piétinant les débris de ma certitude. L'imposteur n'est pas seulement dans mon lit ou dans mon empire. Il est dans le reflet de mes propres ambitions.

— L'Exécuteur est mort, murmure-t-il contre mes lèvres, son haleine goûtant le péché et l'acier froid. Vive l'Exécuteur.

Je réalise alors, avec une clarté terrifiante, que je ne dénoncerai jamais cet homme. Pas parce que j'ai peur de lui. Mais parce que dans ce labyrinthe de trahisons, le monstre qui porte le masque de l'ange est la seule vérité qui me reste à embrasser. Je passe mes bras autour de son cou, sentant les cicatrices de son dos sous mes paumes, une écriture braille que je vais devoir apprendre à lire pour survivre.

La brume dehors finit d'engloutir la ville. Dans le penthouse de verre, le sacrilège est enfin consommé. Le nom n'a plus d'importance quand le sang appelle le sang. L'empire peut bien brûler ; nous régnerons sur les cendres, un imposteur et une héritière, liés par le secret d'un cadavre laissé à Istanbul et d'un père dont le sang tache encore virtuellement les draps de soie.

Il m'embrasse, et c'est une déclaration de guerre.

Le silence reprend ses droits, uniquement troublé par le bourdonnement du système Dyson, filtrant inlassablement les preuves d'une humanité disparue. L'Ombre n'est plus une silhouette. Elle est devenue mon oxygène. Et l'oxygène, dans les hautes sphères de Milan, est la chose la plus chère qui soit. On l'achète avec des vies, on le garde avec des mensonges.

Je ferme les yeux. Je n'ai plus besoin de voir. Je sais désormais qui il est. Il est moi, avec la volonté de presser la détente.

# Chapitre 9

## La Crypte des Trahisons

L'humidité du sous-sol de la Villa Valenti n'est pas celle de la terre, c'est une exsudation de l'histoire, un suintement de secrets trop lourds pour la surface. Les marches en travertin s'enfoncent dans la gorge de Milan comme une sonde gastrique. Ici, l'air a le goût du soufre et du parfum de ma mère, un Chanel N°5 rassis, emprisonné dans les pores de la pierre depuis sa mise en bière. Chaque pas que je fais est une détonation sourde dans ce crâne de calcaire.

[INSERTION : ANALYSE TACTILE – TEMPÉRATURE : 12°C. HUMIDITÉ : 84%. RYTHME CARDIAQUE : 112 BPM.]

La chapelle souterraine n'est pas un lieu de culte, c'est un coffre-fort déguisé en sanctuaire baroque. Les visages des chérubins sculptés au plafond ont été érodés par les siècles, leurs sourires devenus des rictus de carnassiers. Je marche vers l'autel. Mes talons aiguilles, des stilettos en carbone qui pourraient servir de dagues, martèlent le marbre noir. La résonance est décalée. Il y a un écho. Quelque chose dans la structure même de cette pièce attend la chute de la maison Valenti.

Le reliquaire de saint Sébastien se trouve derrière la chaire. Une cage de verre et d'argent. À l'intérieur, pas d'os de martyr, mais le véritable squelette de l'empire : le carnet de cuir noir. Ma main tremble imperceptiblement. Je déteste cette faiblesse biologique. Je déteste le fait que mon sang, ce liquide héréditaire pollué par le blanchiment d'argent et les exécutions sommaires, réclame une vengeance que ma logique peine à structurer.

Je glisse mes doigts sous le socle. Un clic mécanique. Le secret est là. Le carnet de

mon père. 300 pages de noms, de chiffres, et de coordonnées GPS qui font office de nécrologie pour la moitié de la classe politique italienne.

« Tu as toujours eu le chic pour les entrées dramatiques, Sofia. Dommage que la sortie soit condamnée. »

Le silence se brise comme un pare-brise sous un impact de balle.

Lorenzo.

Il sort de l'ombre des colonnes corinthiennes avec la nonchalance d'un homme qui vient de commander un expresso sur la Piazza del Duomo. Derrière lui, trois silhouettes. Des professionnels. Le genre d'hommes qu'on n'engage pas pour discuter, mais pour effacer les traces de freinage après un accident prémédité. Ils portent des vestes tactiques sous leurs manteaux en cachemire. Un mélange d'élégance et de violence qui résume parfaitement notre lignée.

« Lorenzo. Le cousin fidèle. Celui qui pleurait le plus fort à l'enterrement », dis-je, en rangeant le carnet contre ma hanche, sous la soie de ma robe. L'adrénaline est un solvant qui décape ma peur, ne laissant que le métal froid de mon intellect.

« Les larmes sont d'excellents lubrifiants pour les rouages du pouvoir, Sofia. »

Lorenzo sourit. C'est un sourire de prédateur qui a déjà calculé le poids de la viande.  
« Tu ne devrais pas être ici. Tu aurais dû rester dans ton penthouse de verre, à jouer à la veuve éplorée et à la femme trophée pour ce monstre que ton père t'a imposé. Le testament était une farce. Une dernière blague de vieil homme sénile. »

« Ce n'est pas la sénilité qui a tué mon père, Lorenzo. C'est une balle de .45. Tirée par quelqu'un qui savait exactement où se trouvait la caméra de surveillance défectueuse. »

Le silence qui suit est lourd, épais comme du sang caillé. Lorenzo s'approche, l'odeur de son tabac de luxe venant souiller l'air rance de la crypte.

« On ne tue pas un roi pour le plaisir, Sofia. On le tue pour la succession. Et le carnet... le carnet est ma couronne. » Il fait un signe de tête. Les trois hommes dégâinent leurs Beretta, équipés de silencieux. Des cylindres de métal noir qui ressemblent à des doigts accusateurs pointés vers mon cœur. « Donne-le-moi. Et je te promets une mort digne d'une Valenti. Pas de douleur. Juste un long sommeil dans le marbre. »

C'est là que le décor bascule.

Ce n'est pas un bruit qui annonce son arrivée. C'est une pression. Un changement de densité dans l'air. Les bougies vacillent, puis s'éteignent d'un coup, comme si l'obscurité elle-même les avait dévorées.

[SÉQUENCE : PROTOCOLE D'INTERVENTION 01 – MODE : PRÉDATEUR APEX.]

Une ombre plus dense que la nuit se détache du plafond, ou peut-être des murs. Elle ne tombe pas, elle se déploie.

Le premier homme de Lorenzo n'a même pas le temps de pivoter. Un craquement sec, celui d'un bois sec qu'on brise en deux, résonne contre les voûtes. Ses vertèbres cervicales viennent de renoncer à leur fonction. Il s'effondre comme une marionnette dont on a coupé les fils, son arme frappant le sol avec un bruit mat.

« C'est quoi ce... » Lorenzo n'a pas le temps de finir sa phrase.

L'Ombre est là. Dante. Vesperi. Le nom n'est qu'une étiquette sur un flacon de poison. Il bouge avec une fluidité écœurante, une chorégraphie de mort qui se moque

des lois de la physique. Le deuxième garde tire. Deux fois. Le flash des tirs éclaire brièvement le masque en fibre de carbone. Une image subliminale : un crâne technologique, des yeux qui ne sont que des lentilles thermiques rouges.

L'Ombre ne dévie pas les balles ; elle n'est tout simplement plus là où elles passent.

Dante referme sa main sur le poignet du tireur. Le bruit du radius qui explose est suivi d'un cri étranglé, immédiatement étouffé par une lame qui surgit de la manche de l'Exécuteur. Un mouvement circulaire, chirurgical. La carotide est sectionnée. Le sang gicle sur l'autel de marbre, transformant le lieu saint en un abattoir contemporain. C'est une pollution nécessaire. Un baptême à l'envers.

Le troisième homme tente de fuir vers l'escalier. Dante ne court pas. Il lance un objet métallique, un disque denté qui siffle dans l'air. L'homme s'écroule, le tendon d'Achille sectionné. Il rampe sur le sol froid, laissant une traînée sombre comme de l'encre sur un parchemin. L'Ombre lui marche sur le dos, la botte de cuir s'enfonçant dans la colonne avec une précision de bourreau. Un coup sec de la lame dans la nuque. Silence.

Lorenzo est pétrifié. Son arme tremble dans sa main, un jouet inutile face à une divinité de la destruction.

« Sofia... Sofia, attends... on peut s'arranger... » bégaye-t-il, reculant vers le sarcophage de mon père.

Je m'approche de lui. Je n'ai plus peur. Je sens une excitation froide courir sous ma peau, un érotisme de la fin du monde. L'Ombre se tient derrière lui, immobile, une statue de carbone dégoulinante de fluide vital. Dante ne l'exécutera pas immédiatement. Il attend. Il me laisse le privilège du dénouement.

« Tu as tué mon père, Lorenzo. Pas pour l'argent. Pour l'illusion de l'importance. » Je

sors le carnet de ma robe. « Ce livre ne contient pas seulement des chiffres. Il contient ton acte de décès. Page 42. Ton compte secret aux îles Caïmans, alimenté par les rivaux du clan. Tu as trahi ton propre sang. »

« Tu ne feras rien... » souffle Lorenzo, les yeux exorbités. « Tu es une femme du monde, Sofia. Tu n'as pas le cœur pour ça. »

Je regarde Dante. Le masque reflète mon propre visage, déformé, sublimé par la violence ambiante. Je vois dans ses lentilles rouges ce que je suis devenue : l'architecte de ma propre survie.

« Tu as tort, Lorenzo. Je n'ai pas le cœur pour ça. J'ai le contrat. »

D'un geste lent, presque tendre, l'Ombre pose sa main gantée sur le cou de Lorenzo. La pression augmente progressivement. On entend le cartilage du larynx protester. Lorenzo essaie de parler, mais ses mots se transforment en un gargouillis pitoyable. Ses yeux cherchent les miens, implorant une pitié que j'ai enterrée en haut, dans la brume de Milan.

Dante tourne la tête vers moi. Une interrogation muette.

« Finis-en », dis-je.

Le craquement final est une délivrance. Le corps de mon cousin glisse au sol, rejoignant les autres débris d'une famille qui n'a plus de raison d'être.

L'Ombre se redresse. Il s'approche de moi. L'odeur de la poudre et du fer chaud remplace le Chanel N°5. C'est une odeur de réalité brute. Il pose une main couverte de sang sur ma joue de porcelaine. Le contraste est une œuvre d'art moderne. Je ne recule pas. Je m'appuie contre son gant.

« Ils sont tous morts », murmure sa voix synthétique, déformée par le masque, mais porteuse d'une intimité insupportable.

« Non », je réponds en serrant le carnet contre ma poitrine. « Ils sont enfin à leur place. »

Nous quittons la crypte alors que les lumières de secours commencent à clignoter, transformant le massacre en un film stroboscopique, une succession d'images fixes où le sang ressemble à de la peinture noire. Dans l'ascenseur qui nous remonte vers le penthouse de verre, je regarde mes mains. Elles sont propres. Mais je sens le poids du carnet et l'ombre de l'homme à mes côtés.

Le testament est respecté. J'ai épousé l'Exécuteur. Et dans ce mariage scellé par le carnage, je n'ai plus besoin de mon nom. Je suis la veuve, l'héritière, et le monstre.

Milan, en haut, est toujours noyée dans la brume. Mais maintenant, je sais que c'est moi qui contrôle la visibilité. Nous sortons de l'ascenseur, deux fantômes dans un empire de verre, prêts à régner sur les cendres d'un monde qui n'a jamais su que nous étions ses prédateurs.

Je n'avouerai jamais mon nom. Car mon nom est le dernier secret que je n'ai pas encore vendu.

La nuit peut bien durer éternellement. Nous avons appris à voir dans le noir.

# Chapitre 10

## N'avoue Jamais Ton Nom

Le silence du penthouse n'est pas une absence de bruit, c'est une présence solide, une plaque de plomb pressée contre les tympans qui résonne encore du staccato des fusillades en bas, dans la crypte. L'ascenseur s'est ouvert sur une température de laboratoire : 19 degrés Celsius. Précis. Clinique. L'air sent l'ozone, le verre froid et ce parfum de luxe qui, lorsqu'on l'inhale trop profondément, finit par goûter le métal.

Je me tiens au centre de ce mausolée de cristal, mes escarpins dessinant des îlots de sang séché sur le marbre blanc de Carrare. Derrière moi, le mécanisme de l'ascenseur soupire, une plainte hydraulique qui s'éteint. Il est là. Il n'est pas un homme, il est une distorsion de la lumière, un trou noir habillé de Kevlar et de discrétion. L'Exécuteur. Mon mari par contrat. Mon prédateur par obligation.

« Le carnet est lourd, n'est-ce pas ? »

Sa voix ne sort pas de ses poumons. Elle semble émaner des murs, une fréquence basse qui fait vibrer le carnet de preuves niché contre mes côtes, sous ma veste Armani. Je me tourne lentement. Il se tient devant la baie vitrée qui surplombe Milan. Dehors, la brume est une soupe lactée où les lumières de la ville se noient comme des mégots dans l'eau.

[SEQUENCE 10A - LA DÉCONSTRUCTION DU MONSTRE]

Il porte toujours le masque. Cette structure de carbone qui lui mange le haut du visage, laissant seulement apparaître une mâchoire carrée, tendue par une haine que j'ai longtemps prise pour de la discipline. Ses mains, gantées de cuir fin, remontent

vers les fixations magnétiques derrière son crâne.

\*Clac.\*

Le son est celui d'un verdict. La première attache lâche.

\*Clac.\*

La deuxième.

Le masque de carbone glisse, s'écrasant sur le tapis de soie avec un bruit sourd de défaite. L'homme qui se retourne n'est pas une abstraction. Ce n'est pas le spectre de mon père. C'est un homme dont le visage est une carte de survie. Une cicatrice fine barre son arcade sourcilière gauche, vestige d'un monde où l'on n'apprend pas à pardonner. Ses yeux ne sont pas les puits vides que j'imaginai ; ils brûlent d'un bleu de cobalt, une flamme de soudure autogène.

« Tu voulais un nom, Sofia ? Tu voulais la vérité pour accompagner tes milliards ?  
Regarde-moi. »

Je ne recule pas. Je sens mes pupilles se dilater, absorbant chaque détail de ce visage qui hantait mes cauchemars avant même de le rencontrer. C'est un visage aristocratique, dévoré par la fureur. Un visage que j'ai déjà vu, dans les archives censurées, sur les photos jaunies des familles que le clan Valenti a effacées de la géographie milanaise.

« Dante Vesperi », je murmure. Le nom a le goût de la cendre dans ma bouche.

Il sourit, mais c'est un rictus, une faille dans une armure. « Les Vesperi. Une lignée que ton père croyait avoir éteinte dans le sang et le bitume, il y a vingt ans. Il ne restait que les cendres, Sofia. Mais les cendres, ça s'infiltrer partout. Ça étouffe. Ça

finit par devenir le poumon de ceux qui ont tout perdu. »

[PROTOCOLE MÉTA-FICTIONNEL : ANALYSE DES MOTIFS]

- \*Sujet A (Sofia) :\* Rythme cardiaque 110 bpm. Conflit interne : 89% (Haine paternelle vs Instinct de survie).
- \*Sujet B (Dante) :\* Rythme cardiaque 60 bpm (Clinique). Motivation : Vendetta systémique.
- \*Localisation :\* Ciel de Milan. Cage de verre.

Il fait un pas vers moi. Je ne bouge pas, même si chaque fibre de mon système nerveux me hurle de fuir, de sauter par-dessus le parapet de verre, de redevenir une particule de brume.

« J'ai passé quinze ans à devenir l'arme dont il avait besoin », crache-t-il, sa voix se brisant comme du verre pilé sous une botte. « Je me suis infiltré dans ses rangs. J'ai mangé à sa table. J'ai tué pour lui. J'ai attendu qu'il devienne si dépendant de mon ombre qu'il m'inclue dans son testament. Il pensait sceller ton avenir avec son meilleur chien de garde. Il n'a fait qu'ouvrir la porte de la bergerie au loup qui réclamait justice. »

« C'est toi », je souffle. L'air me manque. « C'est toi qui as pressé la détente. Dans le bureau. Ce soir-là. »

Il n'acquiesce pas. Il n'en a pas besoin. Le silence confirme le parricide. « Ce n'était pas un meurtre, Sofia. C'était une clôture de compte. Les Valenti ont prospéré sur les cadavres de ma mère, de mon frère, de mon héritage. Chaque euro que tu touches est une goutte de mon sang. Et maintenant ? Maintenant, je suis ton mari. Le maître de ton empire. Ton exécuteur privé. »

Le carnet pèse une tonne. À l'intérieur, les preuves que mon père n'était qu'un courtier pour les cartels, un homme abject qui vendait le futur de l'Italie pour des

lingots d'or entachés de fentanyl. Mon père était un monstre. L'homme devant moi est son fruit, sa création la plus pure, le monstre qu'il a engendré en croyant détruire une race.

La situation est un algorithme sans solution.

Option 1 : Je le livre à la garde prétorienne restée fidèle. Ils le découperont vivant. Je reste seule, reine sur un trône de cadavres, avec pour seule compagnie les fantômes d'un père que je détestais.

Option 2 : Je m'allie à lui. Je deviens la complice du boucher de mon propre sang. Je valide le massacre pour régner sur ce qu'il reste.

« Pourquoi me le dire maintenant ? » ma voix est un fil d'acier, tranchante. « Tu aurais pu rester derrière le masque. Tu aurais pu me posséder dans l'ombre jusqu'à ce que la mort nous sépare pour de bon. »

Dante s'approche encore, si près que je sens la chaleur qui irradie de son corps, une chaleur qui dément son allure de cadavre. Il pose ses mains sur mes épaules. Le contact est électrique, un sacrilège qui remonte le long de mes bras, une profanation que mon corps semble accueillir avec une trahison biologique.

« Parce que je ne veux pas d'une épouse soumise à un masque, Sofia. Je veux que tu regardes l'homme qui a détruit ton monde et que tu choisisses de l'aimer ou de l'achever. Je veux que tu sois celle qui décide si Milan brûle ce soir ou si nous construisons un enfer à notre image. »

Il retire l'un de ses gants et sa main nue remonte vers mon cou, ses doigts s'attardant sur la carotide. Il peut me briser le larynx en un quart de seconde. Il peut aussi m'embrasser avec la même intensité destructrice. C'est l'érotisme de la guillotine.

Je regarde les lumières de Milan à travers lui. Je vois les conspirations familiales qui m'attendent demain, les oncles avides, les cousins assassins, les banquiers corrompus.

Seule, je suis une proie de luxe. Avec lui, avec ce monstre qui connaît chaque ruelle sombre du pouvoir, je suis une déesse de la destruction.

Je sens mon complexe d'Électre se tordre et mourir dans mon ventre, remplacé par quelque chose de plus froid, de plus chirurgical. Mon père est mort. Vive l'Ombre.

« Tu as tué mon père, Dante », je dis, ma tête basculant légèrement en arrière, offrant ma gorge à son emprise.

« Oui. »

« Et tu t'attends à ce que je te pardonne ? »

« Non. Je m'attends à ce que tu m'utilises. »

C'est le mot. \*Utiliser.\* C'est la seule langue que nous parlons tous les deux. Le désir qui monte n'est pas de l'amour, c'est une reconnaissance de prédateur à prédateur. C'est le besoin de s'unir pour ne pas être dévoré par le vide.

Je sors le carnet de ma veste. Je le pose sur le bureau en ébène derrière lui. Un geste de capitulation. Ou de couronnement.

« Le carnet contient les codes des comptes mexicains », je murmure contre ses lèvres. L'odeur de son haleine — menthe et tabac froid — est le dernier parfum que je reconnaîtrai comme humain. « Si nous livrons ces noms, nous raserons tout ce que mon père a bâti. Nous serons les rois d'un champ de ruines. »

Il resserre son emprise. Son pouce caresse le dessous de mon menton, m'obligeant à le regarder, vraiment le regarder. Dante Vesperi. Mon protecteur. Mon bourreau. Mon seul lien avec une réalité qui ne soit pas une illusion de verre.

« Le monde n'a pas besoin de rois, Sofia. Il a besoin de fantômes. »

Il se penche. Ses lèvres effleurent les miennes avec une violence contenue qui me fait chanceler. Dans ce baiser, il y a le goût du sang de la crypte, l'amertume des vingt années de sa vengeance et l'acceptation glaciale de mon propre destin. Je ferme les yeux. Milan peut bien disparaître sous la brume.

Le masque est tombé, mais l'ombre, elle, vient de s'étendre sur tout mon horizon.

Je n'avouerai jamais mon nom au reste du monde. Mais ici, dans cette cage de verre, j'ai enfin trouvé celui qui saura le hurler dans le noir.

# Chapitre 11

## L'Omertà Brisée

Le cristal ne se brise pas, il explose selon une géométrie que seule la balistique peut expliquer aux profanes. Une étoile de givre subit s'imprime sur la baie vitrée, centrée exactement à la hauteur du cœur de Dante, si tant est qu'il en possède encore un sous son plastron de Kevlar et son arrogance séculaire. L'onde de choc fait vibrer le champagne dans les flûtes en cristal de Baccarat. C'est le signal. Le prologue est terminé. Lorenzo vient de frapper les trois coups avec un calibre .308, et la scène s'illumine brusquement du bleu électrique des gyrophares qui grimpent à l'assaut de la tour comme des lucioles enragées.

— Ils sont en retard, murmure Dante.

Sa voix n'a pas bougé d'un octave. Il me tire par le poignet, sa main est un étau de cuir froid, m'arrachant à la contemplation de ma propre fin. La Guardia di Finanza ne vient pas pour un audit. Elle vient pour l'autopsie d'un empire. Dans les moniteurs de sécurité qui tapissent le mur du bureau, les ascenseurs de service vomissent des silhouettes en tenue d'assaut, des ombres tactiques dont les écussons brillent sous les néons.

[LOG SYSTÈME : PERTURBATION DÉTECTÉE. ANALYSE DU CHAOS EN COURS.]

On ne détruit pas une dynastie avec des allumettes, on l'efface par le code. Dante me jette devant le terminal central, celui-là même où mon père signait des arrêts de mort entre deux gorgées de Brunello. Mes doigts tremblent sur le clavier en aluminium brossé. L'algorithme de blanchiment, le réseau « Méduse », palpite à l'écran. C'est un

chef-d'œuvre de corruption, une cathédrale de chiffres noirs qui s'étend de Panama à Macao.

— Sofia. Maintenant.

— Si je lance la purge, il ne restera plus rien de nous, Dante. Rien que de la fumée et des noms sur des mandats d'arrêt internationaux.

— Nous sommes déjà des fantômes, Sofia. Ne l'as-tu pas encore compris ?

Un impact sourd fait trembler le sol. Lorenzo a forcé les portes du hall. Je l'entends crier mon nom à travers le système d'interphonie, une voix mielleuse de traître qui se prend pour un libérateur. « Sofia, écarte-toi ! Laisse-nous l'Exécuteur et le carnet, et tu sortiras d'ici avec ta dignité ! » Quelle ironie. La dignité est un luxe que mon père a vendu aux enchères il y a des décennies.

Je commence à taper. Les lignes de code défilent, une pluie de caractères verts qui dévorent les preuves, les comptes offshore, les listes de politiciens corrompus, les contrats de sang. C'est une éviscération numérique.

— Lorenzo n'est pas seul, dis-je sans quitter l'écran des yeux. Il a les codes de la zone 4. C'est lui qui a ouvert la porte arrière à mon père le soir de l'exécution, n'est-ce pas ?

Dante ne répond pas. Il vérifie son arme, un mouvement fluide, mécanique. Il est le bras armé de la fatalité. Il s'adosse au cadre de la porte, le regard fixé sur l'entrée du penthouse où les étincelles de la meuleuse commencent à dévorer les gonds renforcés.

— Ton cousin a toujours eu l'ambition des médiocres, Sofia. Il veut le trône sans comprendre que le trône est une chaise électrique.

Soudain, le verre de la verrière explose. Des grappins s'accrochent aux rebords de

marbre. Les hommes de Lorenzo, déguisés en agents de l'État pour donner une patine de légalité à leur putsch, s'engouffrent dans le salon.

## SCÈNE 11-B : LE SALON DES VANITÉS.

Le premier assaillant meurt avant d'avoir touché le tapis de soie persane. Une balle unique, un point rouge au centre du front. Dante bouge comme une distorsion visuelle, une erreur dans la matrice. Il n'utilise pas de tactiques de police ; il utilise la peur. Il s'efface dans les coins d'ombre, réapparaît derrière un pilier, chaque détonation est un point final.

Je regarde le pourcentage de suppression : 42%. Trop lent. Beaucoup trop lent.

— Lorenzo ! hurle-je par-dessus le fracas des rafales de MP5. Le carnet n'existe plus ! J'ai déjà brûlé la moitié du réseau !

Une silhouette familière se dessine dans l'embrasure de la porte défoncée. Lorenzo, impeccable dans son costume trois pièces, un foulard de soie protégeant son cou des éclats de verre. Il tient un Beretta avec la maladresse de ceux qui n'ont jamais eu à se salir les mains personnellement.

— Tu bluffes, Sofia ! Tu es trop amoureuse de l'odeur de l'argent pour le voir s'envoler ! Arrête ce programme et je t'épargne. Je te laisserai même ce... ce chien de garde muselé en souvenir !

— Le chien n'est pas muselé, Lorenzo, siffle Dante depuis l'obscurité. Il a juste faim.

Le chaos devient symphonique. Dante déclenche les contre-mesures incendiaires. Des rideaux de feu se déversent depuis le plafond, isolant les serveurs du reste de la pièce. La chaleur devient insupportable, une fournaise alchimique où l'or se transforme en plomb. Je sens la sueur perler le long de ma colonne vertébrale, l'adrénaline

remplaçant le sang dans mes veines.

Lorenzo tire. Une balle siffle à quelques centimètres de mon oreille, venant s'écraser dans le moniteur de droite. Je ne bronche pas. Je suis Sofia Valenti, et je suis en train de tuer un Dieu.

78%. 85%.

— Tu as tué mon père, Lorenzo, dis-je d'une voix que je ne reconnais pas, une voix de reine de glace. Tu as guidé Dante dans cette crypte. Tu pensais que l'Exécuteur se retournerait contre moi, qu'il me briserait pour que tu puisses ramasser les morceaux.

Lorenzo recule, ses yeux cherchant Dante dans la fumée rousse des incendies.

— Ton père était un boulet, Sofia ! Il nous aurait tous fait couler ! Dante a fait ce qu'il fallait, et maintenant, je vais faire ce qu'il faut pour sauver l'héritage !

Dante surgit de la fumée derrière lui. Pas un bruit. Pas un souffle. Il attrape le poignet de Lorenzo et, d'une pression nonchalante, on entend le craquement sec du radius qui cède. Le pistolet tombe au sol. Dante plaque mon cousin contre la baie vitrée fissurée, le forçant à regarder le vide, trois cents mètres plus bas, là où Milan attend son nouveau maître.

— L'héritage est une fiction pour les historiens, Lorenzo, murmure Dante à son oreille. La réalité, c'est la chute.

Je frappe la touche "Entrée" une dernière fois. 100%. Suppression terminée. Le système s'éteint. Le silence qui suit est plus terrifiant que la fusillade. Les serveurs, le cœur battant du clan Valenti, ne sont plus que des carcasses de métal brûlant.

Je me lève, lissant ma robe Armani tachée de suie. Je m'approche d'eux. Lorenzo

pleure, un mélange de douleur et de terreur abjecte. Il me regarde, cherchant une once de la cousine avec qui il jouait dans les jardins du lac de Côme. Il ne trouve rien qu'un miroir de plomb.

— Tu voulais les preuves, Lorenzo ? dis-je en ramassant son arme. Il n'y a plus de preuves. Il n'y a plus de clan. Il n'y a plus de nom.

Je regarde Dante. Ses yeux derrière le masque de carbone ne sont pas des fenêtres sur une âme, ce sont des puits sans fond. Il attend. Il attend que je donne l'ordre. Il attend que je devienne ce qu'il a toujours su que j'étais.

— Fais-le, Dante. Mais ne le tue pas tout de suite. Je veux qu'il voie la brume se dissiper sur ce qu'il a perdu.

Dante hoche la tête, un geste presque révérencieux. Il balance Lorenzo sur le canapé en cuir, l'ignorant comme on ignore un déchet, pour se tourner vers moi. Il retire son masque. Son visage est une carte de cicatrices et de beauté tragique, une œuvre d'art mutilée par la violence.

— Le monde va nous chercher, Sofia. La Guardia, les cartels, les survivants. Nous sommes les ennemis publics numéro un de trois continents.

Je prends son visage entre mes mains. Mes paumes sont noires de poussière et de poudre, mais mon cœur bat avec une régularité de métronome. Je me penche, mes lèvres frôlant les siennes, là où la morsure de l'acier a laissé une trace indélébile.

— Laisse-les chercher. Ils ne trouveront que des cendres et des légendes. Nous ne sommes plus des rois, Dante.

Je ramasse le petit carnet de cuir noir, le seul vestige physique de la trahison de mon père, et je le jette dans les flammes qui lèchent les restes du terminal.

— Nous sommes les architectes du néant.

Dehors, le ciel de Milan commence à virer au gris de l'aube. Les traîtres sont morts ou en fuite, les preuves sont atomisées, et le penthouse est une cathédrale profanée. Nous nous tenons là, au milieu des débris d'un siècle de pouvoir, l'Ombre et la Reine, liés par un baiser qui a le goût de l'armageddon.

Personne ne saura jamais qui a tiré le premier. Personne ne saura jamais mon vrai nom. Car désormais, je n'ai plus besoin de nom pour régner sur l'obscurité.

# Chapitre 12

## Le Trône de Cendres

Le ciel de Milan ne pleure pas ; il vomit du mercure froid sur les dalles de schiste noir du penthouse. À cette altitude, le vent n'est plus un souffle, c'est une insulte. Lorenzo se tient là, une silhouette déformée par l'orgueil et l'adrénaline, le canon de son Beretta pointé sur la gorge de l'Ombre. Dante est au sol, une masse de cuir et de fibre de carbone brisée, une créature de cauchemar mise à genoux par la plus banale des trahisons : une balle dans la hanche, tirée par derrière.

L'orage déchire la brume, illuminant par intermittence les vitres blindées qui nous séparent du vide. Chaque éclair est un flash de paparazzi pour une exécution royale.

— Regarde-le, Sofia ! hurle Lorenzo. Ta bête est blessée. Ton mari n'est qu'un chien de garde qu'on a habillé en prince des ténèbres. Viens ici. Récupère ton héritage avant que je n'éparpille ses souvenirs sur le trottoir de la Via Montenapoleone.

Je marche vers eux. Mes talons aiguilles Prada cliquètent sur la pierre mouillée, un métronome marquant les secondes qu'il lui reste à vivre. Ma robe en soie noire colle à ma peau comme une seconde mue, froide, implacable. Je ne tremble pas. Le froid est une vieille connaissance.

[ANALYSE SENSORIELLE : RYTHME CARDIAQUE 62 BPM. ADRENALINE : SATURATION OPTIMALE. CIBLE : LORENZO VALENTI. STATUT : SURSIS.]

— Tu parles trop, Lorenzo, je dis. Tu as toujours confondu le pouvoir avec le bruit que tu fais en le demandant.

Dante lève la tête. Son masque de carbone est fendu, révélant un œil sombre, une pupille dilatée qui ne contient ni peur, ni douleur, seulement une attente prédatrice. Il attend mon mouvement. Il est l'arme, je suis la main. C'est ce que le testament exigeait. L'union du monstre et de la machine.

— Sofia, écarte-toi, grogne Dante. Sa voix est un râle de gravier et de sang.

— Non, répliqué-je.

Je m'arrête à deux mètres de Lorenzo. Il rit, un son sec, nerveux. Il croit que je suis la récompense. Il croit que le "Trône de Cendres" est une chaise sur laquelle il peut s'asseoir. Il n'a pas compris que le trône est un bûcher.

— Ton père aurait voulu ça, Sofia. Le sang reste dans la famille. On liquide l'Exécuteur, on brûle les preuves du carnet, et on reconstruit l'empire Valenti. À deux.

— Mon père est mort parce qu'il croyait qu'il pouvait posséder l'ombre, dis-je en avançant encore d'un pas. Il ne comprenait pas que l'ombre finit toujours par dévorer la lumière.

Dante bouge. Une feinte rapide, un glissement de cuir sur le schiste. Lorenzo panique, pivote le canon vers le masque de Dante.

C'est la fraction de seconde. L'interstice où la fiction devient réalité.

Je plonge ma main dans la doublure de ma veste sur mesure. L'acier froid du Glock 17 — celui que Dante m'a forcé à démonter et remonter mille fois dans le silence clinique de notre chambre — glisse dans ma paume comme s'il en faisait partie.

\*Show, don't tell.\*

Je ne crie pas. Je n'hésite pas. Le recul est une décharge électrique qui remonte jusqu'à mon épaule, un baiser violent de la mécanique contre la chair.

La première balle frappe Lorenzo à l'épaule droite. Son bras est projeté en arrière, son Beretta décrivant une trajectoire absurde avant de sombrer dans le vide du penthouse, quarante étages plus bas. Il hurle, un cri de bête surprise, et s'effondre sur les genoux. Le sang qui gicle est noir sous la lumière des éclairs.

Je marche vers lui. Dante se relève péniblement, s'appuyant sur un rebord en verre, le flanc écarlate. Il me regarde. Il ne cherche pas à m'arrêter. Il savoure la métamorphose.

— Tu... Sofia... pourquoi ? bafouille Lorenzo, serrant son épaule déchiquetée. On est du même sang...

Je me tiens au-dessus de lui. La pluie lave mon visage, emportant les dernières traces de la fille que j'étais. Je pose le canon tiède sur son front, juste entre ses yeux injectés de terreur.

— Le sang des Valenti est une maladie, Lorenzo. Et je suis le remède.

[INTERRUPTION MÉTA : LE LECTEUR VEUT DE LA CATHARSIS. LE GÉNÉRATEUR OFFRE UNE FIN DE CYCLE. SYSTÈME DE VALEURS RÉINITIALISÉ.]

Je presse la détente une seconde fois.

Le bruit est étouffé par un coup de tonnerre opportuniste, un timing de tragédie grecque mis en scène par un dieu ivre. Le corps de Lorenzo bascule en arrière, sans grâce, et glisse sur la surface mouillée jusqu'au bord du toit. Une poussée du pied, et le passé disparaît dans la brume milanaise.

Silence. Seul le crépitement de la pluie sur le carbone et la soie.

Dante s'approche de moi. Il boîte. Il retire son masque fendu, le jetant au sol comme un déchet inutile. Son visage est une carte de cicatrices et de beauté brutale. Ses doigts gantés de cuir se referment sur ma nuque, m'attirant contre lui. L'odeur de la poudre se mélange à celle de son parfum boisé et au sel de la pluie.

— Tu l'as fait, murmure-t-il. Tu as tué le dernier témoin de ton innocence.

— Je n'ai jamais été innocente, Dante. J'attendais juste qu'on me donne le bon calibre pour le prouver.

Je me penche, mes lèvres frôlant les siennes, là où la morsure de l'acier a laissé une trace indélébile. Le goût du fer, le goût de la fin.

— Laisse-les chercher, dis-je contre sa bouche. Ils ne trouveront que des cendres et des légendes. Nous ne sommes plus des rois, Dante.

Je ramasse le petit carnet de cuir noir qui avait glissé de la poche de Lorenzo, le seul vestige physique de la trahison de mon père. Je ne le lis pas. Je n'en ai plus besoin. Je le jette dans le brasero qui brûle encore près de l'héliport, l'alcool de luxe servant de combustible. Les flammes lèchent le papier, transformant les secrets d'un empire en flocons de carbone qui s'envolent dans la tempête.

— Nous sommes les architectes du néant.

Dehors, le ciel de Milan commence à virer au gris de l'aube. Les traîtres sont morts ou en fuite, les preuves sont atomisées, et le penthouse est une cathédrale profanée. Nous nous tenons là, au milieu des débris d'un siècle de pouvoir, l'Ombre et la Reine, liés par un baiser qui a le goût de l'armageddon.

Dante pose sa main sur la mienne, celle qui tient encore l'arme. Ses doigts serrent les miens, une promesse de violence partagée, une soumission qui n'est qu'une autre forme de règne.

— Ton nom, Sofia ? demande-t-il, un défi final dans les yeux.

Je regarde l'horizon, là où la ville s'éveille sans savoir que son cœur a été arraché et remplacé par un moteur de glace. Je souris, un geste cruel et parfait.

— Personne ne saura jamais mon vrai nom. Car désormais, je n'ai plus besoin de nom pour régner sur l'obscurité.

# Chapitre 13

## L'Empire du Silence

L'odeur du carbone brûlé est la seule vérité qui subsiste dans cette pièce de trois cents mètres carrés où l'oxygène semble avoir été facturé au prix du sang. La cendre ne tombe pas ; elle flotte, particules de secrets d'État et de blanchiment d'argent qui viennent se poser sur le revers de ma veste Prada avec l'impertinence des fantômes.

Milan, en bas, n'est qu'une flaque de mercure sous la brume de six heures du matin. Une ville qui attend de savoir quel dieu va la dévorer aujourd'hui.

Dante est derrière moi. Je ne l'entends pas respirer — l'Exécuteur a appris à ne pas encombrer l'air de sa présence — mais je sens la distorsion thermique qu'il provoque dans mon dos. Il est une faille dans la réalité, un homme-masque dont la peau de carbone reflète l'aube naissante comme un miroir brisé. Le carnet de mon père a fini de se consumer dans l'âtre de marbre, ses secrets réduits à une grisaille métaphysique. On ne dirige pas un empire avec des preuves ; on le dirige avec l'absence de preuves.

— Tu as les mains qui tremblent, Sofia.

Sa voix est un froissement de cuir vieilli. Un son qui ne devrait pas exister dans un monde civilisé.

— C'est l'adrénaline, Dante. Ou peut-être le poids de la couronne qui commence à me broyer les vertèbres.

Je me tourne. Le penthouse est une cathédrale de verre souillée. Des éclats de cristal jonchent le tapis de soie, restes d'un affrontement dont les corps ont déjà été évacués

par les hommes de l'ombre, ces techniciens de la disparition. Le clan Valenti est une machine qui s'auto-nettoie. Mon père était le moteur, je suis désormais la lubrification et Dante est la courroie de transmission.

Il s'approche. La proximité de cet homme est une insulte à l'instinct de survie. Son masque, cette seconde peau sombre, ne cache pas son regard ; il le cadre, il l'isole comme une cible dans le viseur d'un fusil de précision. Il pose ses mains sur mes épaules. Le contact est électrique, un court-circuit entre la victime héritière et son bourreau matrimonial.

- \* \*Impulsion 01 :\* Le poignarder avec l'éclat de verre dissimulé dans ma manche.
- \* \*Impulsion 02 :\* Se fondre dans son ombre jusqu'à ne plus être qu'une idée.
- \* \*Résultat :\* Une immobilité absolue. Le pouvoir est une statue de sel.

— Nous avons tué le père, murmure-t-il près de mon oreille. Nous avons brûlé le testament. Il ne reste plus que le vide. Et le vide, c'est l'espace idéal pour bâtir.

— Bâtir quoi ? Un mausolée ?

Je me dégage avec une lenteur calculée. Je marche vers la baie vitrée qui surplombe le Duomo. La cathédrale ressemble à un jouet gothique oublié dans le brouillard. C'est là que mon père a été exécuté. C'est là que le sang des Valenti a irrigué le pavé milanais pour la dernière fois.

— Nous allons bâtir le silence, répond Dante. Un silence si dense que personne n'osera même chuchoter ton nom dans les couloirs du pouvoir. Ils nous craindront non pas pour ce que nous faisons, mais pour ce qu'ils ignorent de nous.

C'est le paradoxe du monstre : plus il est caché, plus il est grand.

Je repense au carnet. Aux chiffres, aux noms des politiciens, aux coordonnées des caches d'armes et des tunnels de transit. Tout cela est devenu de la fumée. Le pouvoir réel n'est plus dans l'information, il est dans la capacité de détruire l'information. Nous sommes les architectes du néant.

Soudain, le téléphone sur le bureau en ébène vibre. Un bourdonnement sec, numérique. C'est le premier appel du nouveau règne. Peut-être le cartel mexicain qui réclame ses comptes, peut-être les oncles de Palerme qui attendent leur part du gâteau de cendres.

Dante ne bouge pas. Il me regarde. C'est mon test. C'est ma première seconde en tant que souveraine de ce royaume de verre.

Je décroche. Je ne dis rien. Le silence est une arme de gros calibre. À l'autre bout de la ligne, j'entends une respiration saccadée, le bruit de la peur qui transpire. C'est l'avocat de la famille, l'homme qui pensait pouvoir me manipuler à travers les clauses du testament.

— Sofia ? balbutie-t-il. Sofia, est-ce que... est-ce que l'Exécuteur est avec vous ? Les nouvelles circulent... on dit que le carnet a disparu...

Je regarde Dante. Ses doigts effleurent le bord de son masque. Un geste presque sensuel, si on oublie qu'il pourrait me briser la nuque en un mouvement réflexe.

— Le carnet n'a jamais existé, dis-je d'une voix monocorde, vidée de toute humanité. Et l'Exécuteur n'est plus. Il n'y a ici que mon mari. Et moi.

— Mais les accords... les Valenti ont des dettes...

— Les Valenti sont morts, Marco. Il ne reste que l'Empire du Silence. Ne rappelle jamais ce numéro. Si tu as besoin de nous, nous te trouverons. Dans tes cauchemars

ou dans tes comptes bancaires.

Je raccroche. Le silence retombe, plus lourd qu'avant. Dante émet un rire sec, un son de pierres qui s'entrechoquent.

— Tu apprends vite, Sofia. Tu as déjà le goût du fer dans la bouche.

Il s'approche à nouveau, mais cette fois, l'atmosphère change. Ce n'est plus la tension de la menace, c'est celle d'une fusion inévitable. Il y a une érotique du désastre entre nous. Nous sommes deux prédateurs coincés dans une cage en or, obligés de s'accoupler pour ne pas s'entredévorer.

Ses mains gantées de cuir noir remontent le long de ma gorge. C'est une caresse qui ressemble à une strangulation. Je ferme les yeux, savourant cette proximité avec la mort. Dans cet appartement de verre, nous sommes les seuls êtres vivants, parce que nous sommes les seuls à avoir accepté notre propre destruction.

— L'Empire est à nous, murmure-t-il, ses lèvres frôlant ma tempe. Mais l'obscurité a un prix. Tu ne pourras plus jamais faire marche arrière. Tu n'es plus la fille de Valenti. Tu n'es plus la vierge de Milan. Tu es l'ombre qui marche à mes côtés.

— Je ne marche aux côtés de personne, Dante. Je marche devant.

Je lui prends le visage, sentant la rigidité de la fibre de carbone sous mes paumes. Le masque est froid. La peau de son cou, là où le masque s'arrête, est brûlante. Le contraste est une promesse de chaos.

Nous nous embrassons au milieu des cendres de mon passé. C'est un baiser de fin du monde, un mélange de haine héritée et de désir viscéral. Dans cet acte, il n'y a aucune tendresse, seulement une reconnaissance mutuelle de notre monstruosité. Nous sommes les piliers d'un temple profané.

Dehors, le soleil perce enfin la brume milanaise, jetant des éclats orangés sur le verre fumé du penthouse. La ville s'éveille, ignorante du fait que son nouveau maître n'a pas de visage et que sa reine n'a plus de cœur.

Les traîtres seront traqués, un par un, non pas pour la vengeance, mais pour la propreté du système. Les comptes seront apurés. Les ruines seront reconstruites avec du ciment mélangé à la poussière de nos ennemis.

Je me détache de lui et retourne vers l'immensité du vide. Le vent de l'altitude fait vibrer les structures métalliques du bâtiment. On dirait un chant de baleine, un gémissement métallique qui parcourt toute l'ossature de Milan.

— Regarde-les, dis-je en désignant les fourmis humaines qui commencent à s'agiter en bas. Ils croient encore aux noms. Ils croient aux étiquettes, aux titres, à l'identité.

Dante se place à ma droite, une silhouette découpée contre l'aurore.

— Et nous ?

— Nous, nous sommes le texte entre les lignes. Nous sommes ce qui reste quand on a tout brûlé.

Je sens son regard peser sur moi. Un dernier défi, une ultime tentative de percer l'armure de porcelaine que je me suis forgée pendant ces treize chapitres de sang.

— Ton nom, Sofia ? demande-t-il, un défi final dans les yeux. Dis-le une dernière fois, avant qu'il ne s'évapore pour toujours dans le gris de Milan.

Je regarde l'horizon, là où la ville s'éveille sans savoir que son cœur a été arraché et remplacé par un moteur de glace. Je souris, un geste cruel et parfait, le genre de

sourire qui fait s'effondrer les marchés boursiers.

— Personne ne saura jamais mon vrai nom. Car désormais, je n'ai plus besoin de nom pour régner sur l'obscurité.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "N'avoue Jamais Ton Nom"*

Une œuvre écrite par Ghost

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)